

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le Cardinal Mercier
Paroles pour Verhaeren
Exposition d'œuvres de Vincent Van Gogh
L'actualité de Pascal
La renaissance de Machiavel
Henri Davignon et la littérature d'union
Germe de guerre en Europe
Les grands courants de la sociologie catholique
Quelques aspects de l'œuvre du R. P. Jousse

Cardinal Van Roey
Comte Carton de Wiart
Paul Lambotte
Paul Bourget
Harvey Wickham
Firmin van den Bosch
Ernest Remnant
V. Honnay, S. J.
Jean Soulairol

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Cardinal Mercier (1851-1926), Mgr J. Schyrgens. — France. — Russie.

La Semaine

♦ Onze novembre! Neuvième anniversaire d'une Victoire aussi inattendue que totale.

Inattendue! En juillet 1918, le ministre des Affaires étrangères amiral von Hintze demanda à Ludendorff :

— Etes-vous certain de battre, au cours de l'offensive actuelle, l'ennemi d'une façon décisive et complète?

Et von Hintze rapporte que le véritable chef des armées allemandes lui répondit, sans hésiter, par un « Oui! » catégorique.

Or, le 1^{er} octobre, le même Ludendorff est affolé au point de conseiller une demande d'armistice immédiate, car « l'armée ne peut plus attendre quarante-huit heures. »

Inespérée aussi du côté allié...

Le général en chef d'une armée alliée confiait à un ami, au début d'octobre 1918 — ne se doutant guère de ce qui, à la même heure, se passait à Spa! — qu'à son avis, les Allemands ne pouvaient pas vaincre, mais qu'il ne croyait pas possible, non plus, une victoire militaire des Alliés...

Quelques jours plus tard, c'était la capitulation intégrale.

Hélas! qu'a-t-on fait de cette Victoire!...

Il reste tout de même que l'Europe et le monde ont échappé à l'hégémonie prussienne. Que cette pensée, en ces jours anniversaires, nous reconforte et nous encourage, et qu'elle nous fasse penser avec reconnaissance et avec piété à ceux qui ont payé de leurs vies le maintien de notre indépendance.

Qu'ils reposent en paix...

♦ Que les politiques ont gâché l'œuvre des combattants, que les hommes d'Etat ont irrémédiablement compromis les plus belles possibilités créées par le génie militaire et l'héroïsme prodigé sur les champs de bataille, les entrevues de Vienne le soulignent à nouveau.

Ce n'est pas encore l'Anschluss, mais c'est tout comme.

D'avoir fait un sort impossible à l'Autriche, on l'a précipitée dans les bras d'un Reich que l'on a omis de démembrer. L'Unité allemande se rejait et se renforce.

Tant mieux, dirions-nous, si ce relèvement de l'Empire germanique devait consolider l'œuvre de paix. Mais après tout ce qui s'est passé depuis neuf ans, il nous faut bien dire : tant pis!

♦ Autre preuve accablante de l'incapacité des hommes d'Etat qui ont présidé à la « fabrication » de l'Europe nouvelle : les Soviets existent dix ans!

Pendant dix longues années, on a laissé se développer un chancre qui ronge le flanc de l'Europe. Pendant dix ans on a permis aux bandits de Moscou, d'abord d'affamer et de ruiner un empire immense, et, en plus, de fomenter partout troubles sociaux, grèves et guerres civiles, d'inoculer à tous les peuples le virus bolchevique, de s'employer sans relâche à saper partout les bases mêmes de tout ordre social et politique.

Si, au lendemain de la guerre, Lloyd George, pour l'appeler par son nom, ne s'était pas opposé à une intervention alliée en Russie, s'il n'avait pas contraint la Pologne à lâcher le général Wrangel à la veille de battre les armées rouges, le bolchévisme ne serait plus.

Il règne toujours, et les Anglais ont appris depuis ce que l'aveuglement de Lloyd George leur réservait.

♦ Le Peuple est anticommuniste (qu'il dit). Examinant le bilan des dix années de Soviets, il développe cette bourde : Nous sommes opposés aux principes et aux méthodes bolchevistes, mais dix années de régime bolchevique sont un fait, et de même que nous ne nous solidarisons avec aucun homme représentatif de la grande Révolution française, quitte à ne pas contester l'importance immense de la Révolution française, considérée dans son ensemble, pour le progrès de l'humanité, de même le socialisme international a toujours reconnu la vaste importance de la Révolution russe pour le prolétariat et pour le monde. Mieux encore, les congrès internationaux socialistes ont marqué la volonté de la classe ouvrière de tous les pays de s'opposer à toute tentative des forces capitalistes dirigées contre la Révolution russe.

O logique admirable!
La vérité, c'est que le bolchévisme est l'aboutissement extrême des folies de 1789. La Révolution française fut non pas un progrès, mais une terrible régression qui nous entraîne encore vers les abîmes.

Depuis dix ans, Moscou s'applique à accélérer la chute.

♦ Et seule, l'Italie tient tête activement, non pas en se contentant de freins ou de barrages, mais avec une volonté marquée de remonter vers la lumière.

Le suffrage universel, ce dogme de 89, ce facteur essentiel de tout Progrès Démocratique, est traité par Mussolini comme il devrait l'être partout : en vraie peste.

Il Duce annonce une réforme électorale dans le sens corporatif, première grande tentative d'organisation rationnelle du suffrage dans un sens anti-démocratie politique (tout le monde décidant également de tout).

Pour parler comme Le Peuple, on peut dire déjà que la Révolution fasciste, considérée dans son ensemble, a une importance immense pour le progrès de l'humanité.

Seulement, cette fois, il s'agit d'un progrès... en mieux!

♦ Anvers a fêté de façon grandiose l'agrandissement de la ville par l'adjonction d'immenses étendues de terrains, qui en fait la plus grande ville belge.

Anvers est vital pour le pays. La Belgique doit vivre de son travail. Les produits de son activité s'en vont, par Amers, vers tous les centres consommateurs du monde. Il y a cinquante ans, le mouvement maritime de notre métropole commerciale comportait 1 1/2 million de tonnes, en 1926, il dépassait 22 millions de tonnes.

Les sacrifices consentis pour assurer et conserver à Anvers le rang de premier port du Continent profitent à toute la Belgique.

♦ Un ami très cher, un collaborateur de la première heure, un des apôtres les plus ardents d'un pays fertile pourtant en dévouements, l'aumônier de l'A. C. J. B., l'inépuisable zéléteur de l'Action catholique prêchée par le Pape, un homme aussi modeste qu'intelligent et dévoué et qui ne compte que des amis, le saint abbé Picard, comme le fit acclamer le Cardinal Mercier au Congrès de Gembloux, vient d'être élevé, par le Saint-Père, à la prélature romaine.

Nos plus sincères félicitations à Monseigneur Louis Picard!

Le Cardinal Mercier

Édité par la Maison Desmet-Verteneuil, sous la direction d'un comité que préside le comte Carton de Wiart, ministre d'Etat, un somptueux volume consacré à la mémoire du Grand Cardinal paraîtra le 25 novembre prochain. En tête figurera cette belle lettre de Son Eminence le Cardinal Van Roey, archevêque de Malines, au président du comité :

ARCHEVÊCHÉ DE MALINES.

Malines le 18 juillet 1926.

MONSIEUR LE COMTE,

Successeur du Cardinal Mercier dont j'ai la joie de me dire le fils spirituel, je vous suis profondément reconnaissant de l'hommage littéraire et artistique, qu'en collaboration avec une pléiade d'écrivains d'élite vous allez rendre à sa mémoire vénérée.

Vivant, on l'a admiré et exalté; vous avez raison de faire en sorte qu'on n'oublie pas ses grands exemples et ses féconds enseignements, après sa mort.

Personne, mieux que lui, ne mérite de parler à la postérité. Le livre, que vous préparez, dira ce qu'il a réalisé comme savant et chef d'école, comme évêque et conducteur d'âmes, comme patriote et gardien du droit. J'espère que ceux qui le liront ne se contenteront pas d'une admiration stérile, mais s'inspireront des magnifiques leçons dont sa vie est remplie.

Le Cardinal Mercier était une personnalité, un type d'homme, comme notre pauvre race humaine n'en produit que rarement. Nature aux ressources extraordinairement riches et variées, il était doué d'une intelligence extrêmement vive, qui saisissait au premier abord le fond des choses; et cette pénétration allait de pair avec une exquise sensibilité qui vibrait au plus léger contact de la beauté ou de la bonté. Muni d'une énergie de volonté qui ne connut jamais ni la crainte ni la peur, volontiers il se laissait guider, d'autre part, par un cœur inépuisablement bon et dévoué.

Ce riche fonds naturel qu'il avait reçu du Créateur, il s'est donné la tâche de le faire merveilleusement fructifier par un travail sans repos de toute une vie, de tous les jours, de toutes les heures. Je dis : travail, et non pas labeur, parce que l'activité incessante, comme il aimait à le répéter, contenait pour lui tant de joies sereines qu'elles lui en faisaient oublier la peine. Il aimait à cultiver son intelligence par l'étude, la réflexion abstraite, les plus hautes spéculations de la philosophie et de la théologie. Il se faisait un devoir d'exercer sa volonté par la maîtrise constante de soi-même et par une vie mortifiée et pénitente.

Et ce qui lui inspirait cette conduite, ce n'était pas le souci de paraître un grand homme devant le monde et devant l'histoire; c'était sa foi profonde dans les réalités supraterrrestres, c'était son vivant amour de Dieu, le Père céleste, et de son Fils Jésus-Christ. Ce qui animait toutes ses actions, les plus humbles comme les plus éclatantes, c'était, d'un mot, son esprit surnaturel, alimenté par la prière et l'oraison. Voilà, pour ceux qui pourraient l'ignorer, le secret de sa vie féconde, le ressort de sa prodigieuse activité, le mobile de toutes ses entreprises et de toutes ses attitudes !

Tel il m'est toujours apparu, durant les nombreuses années que j'ai eu l'avantage de vivre à ses côtés; et si je lui voue mon affectueuse vénération et mon admiration, c'est plus à cause de la perfection intime de sa vie qu'à raison des actes éclatants qui frappèrent l'opinion publique.

Je me plais à espérer que sa grande figure, illuminée par le reflet du surnaturel, sera toujours aimée et comprise par les générations qui feront l'avenir.

Agréez, Monsieur le Comte, avec l'expression de mes sentiments les plus dévoués, l'assurance de ma haute considération.

† J. E. CARDINAL VAN ROEY,
Archevêque de Malines.

Paroles pour Verhaeren⁽¹⁾

A tant de témoignages qu'elles ont déjà prodigués à la Belgique, de leur amitié si attentive et ingénieuse en ses délicatesses, la France et la Ville de Paris ont voulu ajouter une preuve singulièrement émouvante que ce monument de bronze et de granit perpétuera à travers les âges.

Hier encore, c'était notre pays lui-même que vous honoriez, Messieurs, en glorifiant les soldats qui sont tombés pour lui, puis en accueillant, comme vous l'eussiez fait de vos propres fils, ceux des nôtres qui gardent en leur chair la trace des sacrifices consentis au cours de l'épopée qui nous fut commune. Aujourd'hui, c'est un nouvel hommage que vous rendez à notre nation tout entière par la consécration que Paris, cette incomparable cité de l'intelligence, donne à la gloire du grand poète dont l'œuvre, pour universelle qu'elle soit et a voulu être, exprime en tant d'endroits les sentiments de notre âme nationale, vibre de toutes ses ardeurs, tressaille de tous ses frissons.

L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises m'a confié le soin de vous en remercier. Sa gratitude, certaine de répondre à celle de tous nos compatriotes, va d'un même élan à tous ceux qui se sont associés à cette manifestation ou qui ont accepté d'en relever l'éclat : au Comité franco-belge qui conçut le projet de ce monument et en assura l'exécution; au Département de la Seine et au Conseil municipal de Paris qui ont voulu lui choisir ce site pittoresque et paisible proche du cœur de la cité, à l'ombre de cette noble église de Saint-Séverin patinée et comme imprégnée par tant de siècles d'histoire, de foi et de beauté; à l'Académie française dont la présence, aux côtés de notre délégation, illumine notre jeune Compagnie d'un reflet de son immortalité; enfin, au Gouvernement de la République représenté ici par un éminent homme d'Etat qui se trouve être en même temps, par une de ces rencontres dont votre vie publique est, plus qu'aucune autre, coutumière, un maître brillant et incontesté des Lettres, de la critique et de l'éloquence.

Quelle que soit l'ampleur des thèmes philosophiques ou sociaux dictés à Emile Verhaeren par l'humanitarisme le plus ardent et sans nous arrêter à rechercher si la poésie n'est pas faite pour exprimer des émotions et des sentiments plutôt que des idées et des

doctrines, ce n'est point le diminuer que de reconnaître et de louer surtout en lui le peintre et l'interprète d'un peuple. Certes, il nous intéresse, il nous entraîne, il nous exalte lorsque, dans ses « Forces tumultueuses », son rêve épouse tous les rêves d'émancipation et de fraternité qui bercent ou secouent le monde. Mais son lyrisme nous séduit et nous retient peut-être davantage lorsque, avec un sens pictural très personnel, dans ce langage au rythme martelé qu'il a créé, il revient au pays qu'il connaît si bien et qu'il aime d'une ferveur si pure.

Le goût du décor et du paysage, une sensibilité aigüe qui s'apparie tantôt au mysticisme des Van Eyck, plus souvent à la somptuosité d'un Rubens ou à la truculence d'un Jordaens; une notation de myope qui perçoit admirablement le détail des gestes et des nuances, tout cela fait que, sans l'avoir voulu, par la pente naturelle de son génie, rien qu'à ouvrir ses yeux et à laisser chanter son cœur, Verhaeren est devenu pour la Belgique un poète national.

Il y a un mois à peine, en présence du roi Albert qui traitait le poète en ami, une foule immense et recueillie assistait à l'inhumation des restes de Verhaeren à Saint-Amand-lez-Puers, où il naquit le 22 mai 1855. C'est une calme bourgade flamande, au bord de l'Escaut large et profond en ce tournant où la mer du Nord fait sentir déjà sa houle et ses marées, au centre d'une région de polders où la terre et l'eau sont près de se confondre. Son œuvre, si complexe qu'elle soit, gardera toujours l'image de cette contrée aux grands horizons et l'empreinte de cette vie des bateliers, des cordiers, des pacants dont son enfance a connu les rudes labeurs et partagé les rudes plaisirs. Qu'à ces premières impressions un long internat au collège des Jésuites de Gand, puis ses études universitaires à Louvain poursuivies jusqu'à l'âge de vingt-six ans aient ajouté leur formation classique et juridique, ces disciplines n'entraveront point sa fougue naturellement débridée. Il s'y livrera tout entier, lorsque, admis au barreau sous les auspices de ce grand animateur que fut Edmond Picard, il rejoindra la vie libre avec ses mêlées, ses périls, ses répits de songerie, ses remous de joie et de fièvre. Les premières étapes de son œuvre qui se cherche confondent les divers stades de votre évolution intellectuelle et littéraire. L'influence du naturalisme apparaît sensible dans les orgies de son premier recueil de vers : « Les Flamandes ». Par contraste, les canons de l'école parnassienne ne sont pas étrangers à sa grande

(1) Discours prononcé, au nom de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, à l'inauguration du monument Emile Verhaeren, dans le square de l'église Saint-Séverin à Paris, le 10 novembre 1927.

fresque : « Les Moines », où il brosse des portraits austères aux silhouettes rugueuses, aux gestes impérieux. Mais il demeure un romantique par le ruissellement des images et la puissance verbale qui le domine.

Bientôt une transformation se produit dans sa vision et son style. Il a rencontré la douleur, cette mystérieuse passante qui fend les âmes, mais pour les briser ou simplement les élargir selon le degré de force que celles-ci lui opposent. Frappé par la maladie, atteint dans ses croyances, traîné au long des crises, des convalescences et des rechutes, il devra à la souffrance une affirmation plus accusée et plus âpre de sa personnalité. Et voici ses deux prestigieux triptyques où alternent les vociférations et les plaintes, les tempêtes et les éclaircies et dont les titres, à eux seuls, disent bien la nouveauté de l'inspiration qui les anime : *Les Soirs*, *Les Débâcles*, *Les Flambeaux noirs*, *Les Campagnes hallucinées*, *Les Villes tentaculaires*, *Les Aubes*.

Aux laves de ce volcan intérieur, le moule rigoureux de l'alexandrin ne suffit plus. Il s'abandonne au vers libre qui l'emporte dans le tumulte et le vertige d'un torrent charriant à la fois des gemmes, des fleurs, des scories. Peu à peu, cette puissance créatrice qui le tourmente débordé toutes les frontières. Son impérialisme adopte toute l'humanité, appelle toutes ses forces, rit de toutes ses joies, pleure de toutes ses souffrances. Et voici un nouveau Verhaeren, un Verhaeren pan-européen que mon confrère M. Albert Mockel, qui a si finement analysé son œuvre, appelle un « tribun mondial », le « vates » de la « Multiple Splendeur » et des « Forces tumultueuses » qui brasse avec une sorte de volupté sauvage les images, les idées, les problèmes. Mais cependant, quelle que soit l'ivresse de cet entraînement, elle ne le détournera jamais du pays natal qu'il porte en lui.

C'est toujours ce pays que les initiés reconnaissent dans ses tableaux et ses métaphores. Bien plus, comme s'il voulait qu'un hommage plus direct de sa piété patriotique dominât son œuvre, Verhaeren entreprend, dans la pleine maturité de son art, cette monumentale pentalogie qui, célébrant tour à tour les « Tendresses premières », la « Guirlande des dunes », les Villes à pignons », les « Héros » et les « Plaines », exaltera, dans le temps comme dans l'espace, « Toute la Flandre ». Sans qu'il s'en doute, lui, l'homme libre, dont l'indépendance sauvage n'avait d'égale que la bonté foncière qui vibrait dans sa voix et luisait dans ses yeux, lui, le viking, l'outlaw qui répugnait d'instinct aux contraintes et aux conventions, il devient sans aucune consécration officielle, mais d'un consentement spontané, le poète d'un peuple.

En ses dernières années, il partageait sa vie entre sa petite maison du « Caillou qui Bique », en un coin tranquille du Hainaut, et un modeste appartement à Saint-Cloud, dans la banlieue de ce Paris qu'il aimait. Et certes, ce séjour en France eut une forte influence sur sa pensée et sur son style, influence qui se marque dès les « Visages de la vie » et qui triomphe dans les « Rythmes souverains ». Sa phrase, même quand elle garde sa brusquerie, n'a plus cet affolement qui bouscule non seulement le vers, mais parfois le dictionnaire et même la syntaxe. Il semble que les paysages de l'Ile-de-France, la noblesse des parcs de Versailles lui aient suggéré plus d'ordonnance et de mesure. Il oubliera cette mesure, — dans quel admirable paroxysme d'indignation vengeresse! — lorsque la Belgique assaillie fut précipitée en un brasier d'horreur. Jusqu'à ce moment, s'il aimait d'un cœur fervent la France, la France claire, comme il l'appelle volontiers, il avait aussi donné place dans son respect et son admiration à la Germanie qui se montrait plus qu'attentive à son œuvre. Mais il lui suffit d'une heure pour tout rompre et la postérité entendra longtemps la clameur de ce beau livre *les Ailes rouges de la guerre*, comme elle éprouvera le frisson de ses hymnes à la France, de la Marne et de Verdun et de ses

imprécations farouches contre la puissance faiseuse de crépuscule :

*Tu as voulu tuer dans l'homme l'être humain
Qu'un Dieu presque tremblant avait fait de ses mains
Pour qu'il fût l'ornement et la clarté du monde.*

Une de ses dernières lettres, sa dernière peut-être, que je reçus au Havre, me marquait sa joie — tant était grande son ardeur de servir — à la pensée de son prochain départ pour les pays scandinaves où il avait accepté d'aller défendre la cause des Alliés. Deux jours après, un destin tragique le frappait à Rouen dans le feu, la fumée, le vacarme, et son dernier souffle expirait avec ces mots : « Je meurs... Ma femme... Ma Patrie... ».

Ainsi que l'avait fait déjà la ville de Rouen, voici qu'à tant d'illustres figures et d'admirables monuments dont il s'honore, le grand Paris va ajouter son image loyale et passionnée. Verhaeren y apparaît tel que le décrivait si bien Henri de Regnier, lorsqu'il vint saluer sa mémoire parmi nous en janvier 1920 au nom de l'Académie française : « Corps osseux et maigre, visage ravagé et douloureux, front obstiné et méditatif, mais sa face rude aux rudes moustaches flamandes et ses yeux clairs et pénétrants lui conservaient un air d'énergie que renforçaient la décision de son geste et le timbre martelé de sa voix ».

Puisse ce bronze nous rapprocher encore dans l'amitié. Au hasard des soucis qui nous sont souvent communs, il nous rappellera les leçons d'énergie tenace et de bonté foncière que nous laisse ce grand lyrique dont le lot fut d'aimer la vie, de haïr l'injustice,

*Et d'avoir conservé, malgré la brume ou l'ombre
Toutes les fleurs de l'aube en son âme d'enfant.*

Il nous inspirera, quoi qu'il advienne, la foi dans l'idéal et la beauté, et cette obstination dans l'espérance que Verhaeren nous la si bien enseignée lorsqu'il nous décrit son « Passeur d'eau » poussant sa barque contre la houle, contre l'orage, en dépit du courant qui l'emporte, de sa rame qui se brise, de ses forces qui défaillent, gardant quand même, malgré le destin, malgré la lassitude, malgré le vent :

Un rameau vert entre les dents.

COMTE CARTON DE WIART,
Ministre d'État.

Exposition d'œuvres de Vincent Van Gogh

L'annonce de l'exposition d'une collection de plus de cent cinquante œuvres de Vincent Van Gogh dans la galerie centraie du Musée Moderne de Bruxelles, spécialement vidée de son contenu à cette intention, a impressionné le bon public.

Reconnaissons l'ignorance préalable de la plupart des visiteurs auxquels le nom de Vincent Van Gogh disait peu ou prou, Rares, en somme, sont les Bruxellois qui se souviennent d'apparitions d'œuvres de ce peintre à des salons arrangés par Octave Maus longtemps avant la guerre. Plus rares encore, quoique probablement plus jeunes — ceux qui ont vu quelques unes de ses peintures marquantes dans des musées étrangers, à la Tate Gallery de Londres — très récemment enrichie de quatre pages décisives —, à Copenhague, en Allemagne, à Paris, ailleurs aussi. Plus

rare encore ceux qui ont visité à Amsterdam le musée de M^{me} Kroller-Muller dont toutes les œuvres de Vincent exposées à Bruxelles sont temporairement sorties.

Combien se rappellent la carrière brève et tragique de ce Hollandais neurasthénique qui, après avoir tenté d'évangéliser les populations ouvrières de notre Borinage, puis s'être aiguillé vers la carrière de peintre, devait sombrer dans la démence et finir par le suicide.

Une cérémonie officielle du genre de celle qui s'est déroulée au Musée, en présence de diplomates, de ministres et d'une foule de notabilités, avec le concours effectif de représentants éminents de la critique d'art contemporaine venus de Paris, de Londres et de Hollande, a donné le change aux invités peu avertis.

Ils s'attendaient à admirer paisiblement le travail consacré et quasi classique d'un maître disparu depuis trente-sept ans, ensemble de tout repos, patiné dans des tonalités de musée, quelque chose comme la «rétrospective» d'un Courbet ou d'un Manet, artistes dont les débuts furent semblablement incompris.

L'impression fut autre et — constatons-le — déconcertée.

Comme au premier jour, ces peintures frénétiques, balafrees, aux couleurs étranges, aux déformations expressionnistes, ont suscité plus de surprise que d'enthousiasme, alimenté des discussions passionnées, démontré aussi des incompréhensions irrémédiables, malgré des snobismes de très bonne volonté.

Peut-être l'accumulation de tant de morceaux est-elle indiscrète. Mieux eût valu n'en faire voir qu'une cinquantaine et les choisir avec prudence.

De cette carrière si courte, aucune réalisation, évidemment, n'est indifférente. Mais tant de fécondité hâtive, reflète une série d'influences successivement subies et fort diverses, révèle à la fois beaucoup de tempérament et peu d'individualité. Malgré ses dons instinctifs de peintre, Van Gogh



PONT-LEVIS A ARLES ENTRE DEUX MURS DE PIERRE

éprouve certaines admirations inexplicables. On sent qu'il fut longtemps employé dans une firme pour la vente des tableaux, il aime même les œuvres commerciales!

Nous le voyons enthousiaste d'Israël le père, des frères Maris, d'Antoine Mauve, avant de subir l'emprise plus virile de Breitner.

Entretemps, séjournant à Londres, il admire Constable et Turner, ce qui lui fait honneur. Revenu à Paris, il s'éprend des estampes japonaises qu'Alfred Stevens, avant lui, — Alfred Stevens qu'il a, à son tour, beaucoup goûté — avait mises à la mode et dont il avait adopté les contours cernant des tons plats et certains accords de nuances exotiques.

Bientôt ce fut J. F. Millet et aussi les peintres de Barbizon, Daubigny, Théodore Rousseau et puis encore Daumier, Monticelli avant d'arriver à Manet, déjà mort, à Sisley, à Claude Monet, à Pissaro, à Degas.

Un instant Van Gogh — oh paradoxe! — travaille dans l'atelier de Fernand Cormon, puis — par Émile Bernard — il connaît Toulouse-Lautrec et Gauguin — le Gauguin de la période de Pont-Aven — dont il s'infatue.

C'est alors qu'il part pour Arles. Ébloui par la lumière provençale, il produit des peintures de colorations absolument différentes de toutes celles qu'il avait exécutées jusqu'alors.

Mais de ses débuts à cette période ultime, Van Gogh, à travers toutes les influences qu'il a subies, continue à se débattre contre l'insuffisance de son éducation technique; son ignorance — que l'on vante — du dessin, de la perspective, paralyse ses réalisations. Il est gauche, maladroit, s'emporte contre la

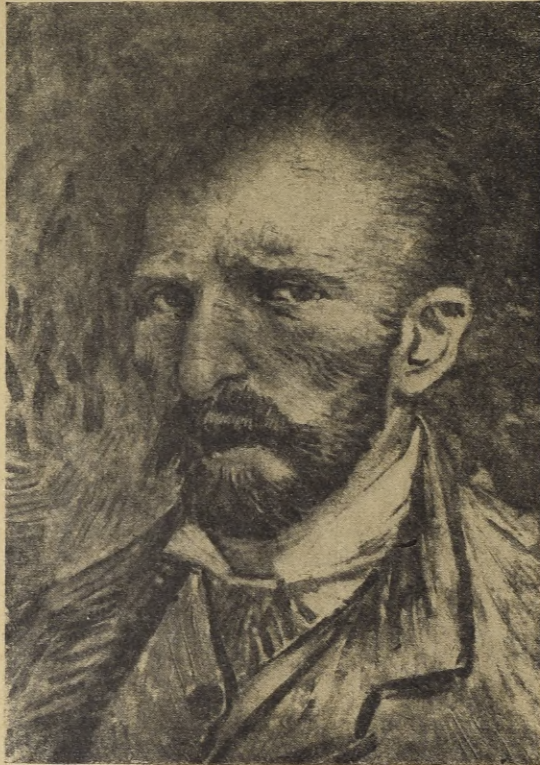


TROIS GRANDS TOURNESOLS COUCHÉS A PLAT; UN QUATRIÈME LA TIGE EN L'AIR

nature qu'il ne parvient pas — trop souvent — à exprimer autrement qu'en une sorte de caricature involontaire.

Il est de plus en plus sommaire et brutal et comme impatient de ne point parvenir à se mieux formuler. Il a le sentiment net de l'indigence de son métier et en fait parfois — dans ses lettres incohérentes — le demi-aveu.

C'est sous cette impression de son insuffisance que Van Gogh s'impose non seulement de copier — et comment! — des œuvres de Delacroix ou de Millet mais encore qu'il



POURTRAIT DE L'ARTISTE

achète la méthode Cassagne et d'autres traités à l'usage des débutants et s'applique à en exécuter les exercices successifs.

L'exposition du Musée résume l'évolution de Vincent Van Gogh depuis les peintures foncées, opaques, de sa période Hollandaise et Borraine jusqu'aux lumineuses pochades dorées enlevées dans le Midi. Des dessins d'étude les commentent. Figures, scènes composées, paysages, fleurs, natures mortes sont faciles à situer et à dater si l'on connaît l'habitat de l'artiste et l'influence du peintre qu'il subissait au moment où il les peignit. A travers tous ces travaux s'affirment une finesse merveilleuse de vision, un sens harmonieux des colorations, de la justesse et de la force, une certaine allure dans la mise en page et le dessin, même incorrect, mais toujours expressif qui sont d'un grand peintre.

Vincent Van Gogh fut un homme de très rare talent. Ce n'est que depuis sa mort prématurée, quand des spéculateurs

habiles eurent réuni bon nombre de ses œuvres acquises à vil prix, que l'on se prit à parler de son génie.

P. LAMBOTTE

Directeur général
au Ministère des Sciences et des Arts.

L'Actualité de Pascal⁽¹⁾

Il semble que tout ait été dit sur Pascal. Et cependant les études sur lui se multiplient. Et, dans toutes, favorables ou non, une même ardeur se reconnaît, qui atteste que l'auteur des *Pensées* est encore aussi actuel, c'est-à-dire aussi agissant qu'à l'époque où Voltaire, en 1728, il y a tantôt deux siècles, écrivait ses *Remarques sur les Pensées*, avec une passion qui prouvait combien son génie destructeur reconnaissait de puissance conservatrice et créatrice à l'argumentation pascalienne.

La fondation même des « *Amis de Pascal* » et votre présence ici, la prouvent également cette actualité, que la grandeur de l'artiste littéraire ne suffit pas à justifier. Quelques écrivains du XVII^e siècle sont pour nous l'objet d'une admiration égale. Mais nous les admirons sans en vivre. Combien de Français d'aujourd'hui vivent de Pascal et avec Pascal, — ceux-ci lui demandant des suggestions de morale et de logique, ceux-là lui résistant, comme le philosophe de Ferney, quand il disait : « J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime. » Et il ajoutait, au bas de telle ou telle pensée, des commentaires, qui trahissaient sa colère : « Mal énoncé! » et, plus loin : « Toujours le même sophisme », et encore : « Bas et indigne de Pascal... Peut-on s'aveugler à ce point? » Il concluait, dans un sursaut de dépit, après avoir rejeté d'un même geste de dédain les Jésuites et les Jansénistes : « De tant de disputeurs éternels, Pascal seul est resté; il est encore debout, sur les ruines de son siècle. » — Il l'est aussi sur les ruines du triste siècle des Encyclopédistes, dont ce même ennemi de Pascal écrivait : « Quelle lumière levée sur l'Europe, depuis quelques années! » Il reste debout sur les ruines du scientisme du XIX^e siècle. Je voudrais vous dire deux des raisons, entre tant d'autres, qui l'expliquent, ce prestige persistant de Pascal, et qui nous permettent d'affirmer que son action n'est pas près de s'épuiser.

La première de ces raisons est, précisément, que Pascal a posé avec une force et une précision singulière le problème de la science, dont le scientisme prétendait si orgueilleusement donner la solution. Il y a dans l'homme deux besoins : celui de savoir et celui de comprendre. Ce que Pascal a vu très profondément, c'est que savoir, ce n'est pas comprendre. Une observation de l'ordre le plus élémentaire le démontre. Nous savons qu'un grain de blé, mis en terre germe et produit un épi. Toutes les conditions suffisantes et nécessaires pour que ce phénomène s'accomplisse, nous les connaissons. Nous ne les comprenons pas. Notre analyse se heurte à cette constatation de l'énigme vitale, qui se retrouve au terme de toutes les études de la clinique et du laboratoire. Or, comprendre, c'est expliquer, et ce mot n'est pas synonyme de conditionner. Quand Royer-Collard disait que la science dérive simplement notre ignorance d'une source plus élevée, il exprimait une idée que Pascal n'a pas cessé d'affirmer, en en donnant, lui, l'explication. L'erreur scientifique consiste à croire qu'il n'y a qu'une méthode pour arriver

(1) M. Paul Bourget, à l'occasion de la réunion des *Amis de Pascal*, dont il est le président d'honneur, a prononcé à Paris un beau discours publié par le *Figaro* et que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici.

à la certitude. Le coup de génie de Pascal fut de reconnaître qu'il y en a plusieurs, parce qu'il a y dans la réalité des phénomènes irréductibles les uns aux autres, et qui, par suite, exigent le travail de facultés spéciales dans l'intelligence qui veut les connaître. Le mot science ne devrait jamais être prononcé au singulier sans qu'un complément immédiat précisât de quelle science il s'agit. Le monde biologique existe et son étude comporte une méthode distincte de celle qui étudie le monde physico-chimique. Un mathématicien philosophe de la tradition de Pascal, Jules Tannery, en a donné le motif dans une lettre adressée au moniste Le Dantec : « Admettons », écrit Tannery, « qu'on fabrique dans un laboratoire des êtres pensants, à la suite d'opérations bien déterminées; c'est alors que ce que nous appelons *matière* a des propriétés, des activités possibles qui ne sont pas ce que nous connaissons actuellement dans la matière. » Autant dire qu'il y a lieu, pour discerner et connaître ces propriétés et ces activités, d'employer des méthodes différentes et, tout simplement, qu'il y a, dans la réalité, des ordres différents que nous devons admettre comme séparés.

Cette division des ordres de connaissance, c'est la doctrine même de Pascal. S'il est un savant et s'il est un croyant sans contradiction, c'est qu'il situe la science d'une part, la foi de l'autre, dans leurs domaines respectifs. Et tout l'effort actuel de la haute intelligence contemporaine n'est-il pas de maintenir cette coexistence et de sauvegarder le double héritage des siècles, la culture scientifique, qui permet un maniement de plus en plus habile des forces naturelles, la culture religieuse, hors laquelle c'est un dépérissement de toutes les forces de l'âme?

Pascal est actuel encore parce qu'il a soutenu et vérifié, avec un courage incomparable, le dogme du péché originel, qui seul rend raison, — c'est son propre terme, — « des étonnantes contrariétés qu'on rencontre dans notre nature ». Il disait encore : « La grandeur et les misères de l'homme sont tellement visibles qu'il faut nécessairement qu'il y ait en lui quelque grand élément de grandeur et, en même temps, quelque grand élément de misère. » Ce principe, qui reconnaît que nous vivons dans le monde de la chute fait le fondement du christianisme. Il est exactement le contraire du principe qui fait le fondement de la Révolution, c'est-à-dire la croyance à la bonté originelle et foncière de l'homme. C'est Rousseau qui l'avait formulé, ce principe, mais il est l'aboutissement de toute la philosophie du XVIII^e siècle. Une politique et une sociologie en ont été tirées dont les conséquences se découvrent de toutes parts autour de nous. C'est cette croyance à la bonté de l'homme qui a permis aux premiers disciples du dangereux Jean-Jacques d'affirmer cette redoutable erreur que la loi est l'expression de la volonté générale. C'était admettre, cette volonté générale n'étant que l'addition des volontés individuelles, que toutes les volontés sont également raisonnables. Notre expérience du suffrage universel nous permet de mesurer l'étendue et la nocivité de ce paradoxe.

On multiplierait les exemples de cette sorte et l'on constaterait que Pascal a dénoncé, avec un réalisme saisissant, les inconséquences des utopistes qui ne voient pas, comme le disait un autre grand observateur de la même lignée, Rivarol, que « le peuple le plus civilisé est aussi près de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. » Il est à la mode, aujourd'hui, de parler de politique *réaliste*. Ceux qui emploient cette formule sont des parlementaires, qui, selon toute vraisemblance n'ont, pour la plupart, jamais ouvert les *Pensées*. Mais tous ceux à qui la leçon des événements est arrivée, et qui ne bissent pas le prestige des faux dogmes de 89, pour parler comme Le Play, se rendent bien compte que la vision de la nature humaine, qui fut celle de Pascal, est la même que la leur. On raconte que M. de Bismarck avait les œuvres de Bonald comme livre de chevet. Je ne crois pas être dupe dans mon admira-

tion pour Pascal, en disant que les *Pensées*, elles, devraient être le livre de chevet de tout homme d'Etat digne de ce nom, comme de tout législateur, de tout éducateur et, j'ajoute : de tout écrivain, s'il est vrai, comme l'a dit ce même Bonald, « qu'un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées, qu'il doit se regarder comme un instituteur des hommes, car les hommes n'ont pas besoin de maître pour douter ». Et quel guérisseur du doute est supérieur à Pascal, qui a vu, compris, exposé tous les arguments des Pyrrhoniens et les a tous réfutés?

Paul BOURGET.
de l'Académie française.

La renaissance de Machiavel⁽¹⁾

II

Dans une lettre à Vettori, en date du 10 décembre 1513, Machiavel nous a laissé une description de sa vie d'exilé, description si éloquente et à ce point révélatrice du caractère intime de l'homme, qu'une élémentaire loyauté commande, ne serait-ce qu'une citation courte et condensée.

Se référant à son expulsion de Florence et à d'autres événements douloureux relatifs au retour des Médicis, il écrit :

Depuis ma dernière mésaventure j'ai mené une vie calme et campagnarde. J'ai passé septembre à capturer des grives, mais à la fin de ce mois, même ce sport-là me fit défaut. Le matin je me lève avec le soleil et je vais passer une couple d'heures dans les bois où je retrouve avec les bûcherons qui ont toujours quelques ennuis à me conter, soit les leurs soit ceux des voisins.

En quittant le bois, je vais à une source avec un livre sous le bras, soit Dante, soit Pétrarque ou l'un des poètes mineurs comme Tibullus ou Ovide. Je lis leurs transports amoureux, et l'histoire de leurs vies en me rappelant la mienne. Le temps passe agréablement dans ces méditations. Je m'en vais alors au cabaret sur la route, bavarder avec des passants, m'informer au sujet des endroits où ils viennent, entendre un tas d'histoires et noter les goûts variés et les divers caprices de l'humanité. Cela me conduit à l'heure du dîner où, en compagnie des miens, j'avale n'importe quelle chère que peut me procurer mon petit trou de village. Après le dîner, je retourne au cabaret, où je trouve généralement le cabaretier, un boucher, un meunier et une couple de briquetiers. Je passe ma journée parmi ces rustres à jouer au « crecca » et au tric-trac, jeux qui donnent occasion à mille querelles et à un grand exercice de très mauvais langage. Au crépuscule, je retourne chez moi, vais trouver mon bureau, et me défilant sur son seuil de mes habits rustiques, je me mets en habit de cour. Habillé de la sorte, j'entre parmi les anciennes cours des anciens hommes qui m'accueillent cordialement et me nourrissent de la seule nourriture qui me conviendrait et pour laquelle je suis né.

Ces hommes ont l'amabilité de me répondre, et pendant quatre heures je ne sens aucune lassitude, je ne me souviens d'aucun trouble, je ne crains plus la pauvreté, je n'ai plus peur de la mort. Et comme Dante a dit qu'il ne peut y avoir de science sans mémoire de ce qui est entendu, j'ai noté ce que j'ai appris dans la conversation de ces hommes de valeur, et j'ai composé un pamphlet.

La capture de grives peut sembler une récréation symbolique, si pas très sanglante, pour ce prétendu « attrapeur » d'hommes, et le rappel de ses histoires d'amour donne créance à sa réputation de débauché. Mais les bûcherons, les briquetiers, le tric-trac composent un tableau si charmant, si innocent, si bucolique, qu'on se demande en vérité s'il est bien de Machiavel!

De plus, à l'examen, les « amours » elles-mêmes perdent leur

(1) Voir la *Revue* du 11 novembre 1927.

caractère de saturnales. Une fois de plus Nicolas ne faisait qu'imiter ses anciens favoris. Et comme les jeunes gens d'Athènes et de Rome avaient coutume de s'écrire des lettres scandaleuses, Machiavel en fait de même à Vettori, ne serait-ce qu'en guise d'exercice littéraire. Rien ne prouve que ses amours aient dépassés les galanteries ordinaires de l'époque, et sa vie privée supporterait aisément la comparaison avec celle de tout citoyen généralement respecté de son temps. Il n'était pas un Gilles de Rey et son amour pour sa famille brille sans que l'on puisse s'y méprendre à travers tous les nuages de calomnies qui ont été accumulés autour de son nom.

Pour le « pamphlet », c'est une autre affaire. En fait, il en écrivait deux, le *Prince* et les *Discours sur Tite-Live*, le premier décrivant l'art de gouverner en dictature, le second l'art de gouverner en République. Comme il fallait s'y attendre, ce sont des livres didactiques animés par les touches légères d'une plume sarcastique, et où l'auteur, en plus de toute la richesse des exemples classiques, fait réapparaître tout ce qu'il a récolté pendant les longues années où il fut diplomate. Mais le tout a subit une étrange transformation.

Qu'est-il donc arrivé à cet homme? La direction même de certaines routes, naguère décrites avec une exactitude appliquée dans les *Rapports*, a été changée pour s'adapter à quelque but nouveau. L'humble secrétaire des Dix, que personne ne pouvait tromper, semble maintenant la victime de fantômes. Ainsi César Borgia, décrit dans la première Décennale (une histoire vivante et rimée de la décennie finissant en 1504) comme « un homme sans pitié, une hydre, un basilic, rebelle au Christ, méritant la fin la plus misérable », apparaît, cette fois, comme le prince par excellence.

La bonne âme (car Machiavel était une bonne âme) s'est révoltée. Il a vu Florence et Pise se prendre à la gorge et jetées ensembles, avec Rome et Venise, dans un chaos d'intrigues et de sang versé, troublées l'une année après l'autre par des invasions françaises, par des interventions espagnoles, par les ambitions combattives des Médicis, des Borgia, des Sforza, des Orsini, des Colonna et autres familles nobles. Il ne connaît personne depuis Dante capable d'envisager clairement une nation en dehors et au-dessus des factions. Il a pratiquement passé une vie à s'enquérir de première main sur les moyens par lesquels les hommes gouvernent et deviennent puissants, et il croit avoir trouvé le secret.

Le pauvre Nicolas a eu une vision — vaste, sombre, belle — et cette vision a nom : Italie! Et elle l'a aveuglé. Car le secret de la puissance, il croit le comprendre, consiste dans une fourberie sans scrupules et une impitoyable cruauté. Florence « dominée et divisée par les doctrines du grand Savonarole, qui, rempli de vertus divines, la fascinaient par son verbe », Florence retomba dans les mains des Médicis. Le « prophète désarmé » finit sur l'échafaud. Le prince idéal dont Machiavel évoque la venue ne connaîtra pas ce sort, si l'abandon de toute vertu, divine ou autre, peut l'aider

Si les lois, les accords, les contrats obligent les individus à tenir la parole donnée, seules les armes sont utiles aux princes...

Quand l'intérêt de notre patrie est en cause nous devons faire fi de toute considération de justice ou d'injustice, de pitié ou de cruauté, d'éloges ou d'ignominie, et il nous faut, écartant tout le reste, adopter toute conduite qui sauvera cette patrie...

Un prince doit savoir comment se comporter tout à la fois comme le renard et comme le lion, car le lion est impuissant à se défendre du piège et le renard est à la merci des loups. C'est pourquoi un prince prudent ne peut ni ne doit observer la parole donnée quand une pareille observance peut lui être dommageable. Mais il est nécessaire de donner de belles apparences à votre nature et d'être un grand hypocrite et dissimulateur, car alors les hommes permettent aisément qu'on les trompent...

C'est une règle générale qu'il faut ou tuer ou caresser les hommes, car s'ils peuvent se venger de torts légers, ils ne le peuvent de graves. Le tort porté doit donc être assez grand pour dépasser tout risque de représailles. Celui qui conquiert une ville libre et qui ne la détruit pas, peut s'attendre à être détruit par elle, car toujours elle se révoltera poussée par le grand amour de liberté qui est inextinguible au cœur des hommes libres...

On peut dire que des cruautés ont été bien faites — s'il est permis de parler ainsi d'actes mauvais — quand elles ont été faites soudaine-

ment, dans le but d'établir une position sûre, et qu'elles ne sont pas continuées après...

On pourrait citer à l'infini. L'auteur de pareils dires atteint du coup à l'immortalité et à l'infamie.

Nul doute que son idée de fond ne fût saine. Les devoirs d'un prince sont différents de ceux du citoyen. Si pour « cruautés » il avait mit « châtiments », et pour « prince », le mot « Etat », on l'eût mieux compris. Car nous ne parlons pas de *meurtres*, quand un malfaiteur est pendu après avoir été dûment jugé, et nous ne criions pas à la trahison quand de temps à autre un policier se camoufle.

D'ailleurs l'intention de Machiavel ne laisse aucun doute. Il essayait d'inspirer au prince de Médicis régnant, de travailler au bien général d'une nation encore à naître, au lieu de se dissiper à propos de mesquines ambitions de sa Maison. Machiavel traite donc des problèmes qui se posent à un prince nouveau dont le royaume est encore inconnu. L'idéal de l'écrivain était un gouvernement mixte, avec roi, nobles et parlement, agissant chacun comme un frein aux extravagances des autres.

Il alla trop loin. Le patriotisme l'enivra. Car il n'est pas permis « de parler ainsi d'actes mauvais ». Il ne serait d'ailleurs pas difficile de réfuter ses théories par ses propres paroles. L'amour de la liberté est en effet inextinguible au cœur des hommes libres, et il n'est pas possible de nuire aussi gravement jusqu'à mettre le coupable à l'abri de toute représaille. Le prince insensible à toute considération de justice ou d'injustice doit décompter avec l'indignation de toute l'humanité. Il peut caresser certains, mais il peut difficilement tuer tout le monde.

Ainsi donc, si nous pouvons louer beaucoup Machiavel pour avoir percé quelques-unes des phrases creuses du libéralisme, il nous faut bien en fin de compte nous ranger à l'avis de la reine Christine de Suède qui, en lisant la première traduction française du livre de Machiavel, commença par écrire en marge : « cela est vrai, ah! que ce la est bien dit », continua par des phrases comme : « quel terrible commandement! » et finit par : « je n'en crois rien ».

Moi non plus je n'en crois rien. Si cette nouvelle science politique est sans aucun doute saine, le langage employé est souvent diabolique. Nous n'avons pas ici un demi-grand homme, mais un grand demi-homme. « Dans l'Etat de Machiavel, dit Schlegel, Dieu est inconnu ». Il ne faut donc pas s'étonner si Frédéric-le-Grand de Prusse, qui en pratique suivit et appliqua les pires doctrines de Machiavel, fut lui-même assez machiavelique pour écrire un « anti-machiavel » qui prétendait les réfuter.

Qu'advint-il de Machiavel? Ces écrits n'ayant suscité dans aucun de ses contemporains l'étincelle du noble effort, il se mit à la rédaction d'histoires admirables, et cela sous le patronage du Vatican, et aussi... à la composition de comédies satiriques, telles que *Maudragolo* et *Clizia*, où on peut trouver beaucoup d'esprit, pas de religion et peu de décence. L'âme même de l'homme semblait mourir.

Et une fois de plus Florence levait la tête parmi les Etats libres. Les temps anciens semblaient revenus. Machiavel s'attendait à rentrer en fonctions. Il n'en fut rien. Personne ne sembla penser au fidèle secrétaire du temps des Soderini et un certain Francezco Tarugi fut nommé à sa place...

« D'être empêché de servir son pays, dit Vettori, fut pour Nicolas Machiavel, un coup auquel il ne put survivre ». Il n'y survécut pas. Une ancienne affection d'estomac devint aiguë. Il avait fait un testament qui désignait comme exécutrice sa femme dont il parlait dans les termes les plus affectueux. Sa famille l'entourait. Il fit appeler Fra Matteo, confessa ses péchés et mourut le 22 juin 1527. Le grand demi-homme était devenu entier...

De nos jours, l'Italie l'honore. Elle a trouvé son prince. Le gouvernement possède une aristocratie et un gouvernement tout à fait d'après le cœur de Machiavel. Mais ce prince, qui s'intitule « le Duce » suit-il Nicolas le demi-homme, ou Nicolas l'entier? Question de la plus haute importance pour le monde. Le fascisme est un défi à tout gouvernement libéral, et l'Italie entoure Rome. En cherchant une réponse à pareille question, il faut fermer l'oreille aux préjugés et donner une attention prudente et impartiale aux faits de l'histoire contemporaine.

La question a reçu de l'histoire récente mille réponses pleines de promesses dont la plus importante est, peut-être, la réorganisation des écoles italiennes. Comment la pédagogie herbartienne ou positiviste, prédominant au début du siècle, fut remplacé par un

système reconnaissant l'instruction religieuse comme base de toute véritable éducation — et dans quelle mesure les réformes ont réussi à réaliser l'idéal catholique — est un sujet trop compliqué pour être traité dans cet article. Qu'il suffise de conclure en disant que l'oubli de Dieu fait par Machiavel n'est pas imité, quelque puisse être l'influence de l'esprit du Florentin sur les destinées purement politiques de l'Italie nouvelle.

(Traduit de l'anglais.)

Harvey WICKHAM.

Henri Davignon et la Littérature d'union

Une littérature belge ne pouvait négliger ce problème qui préoccupe à juste titre la politique : l'harmonisation des divergences qui caractérisent les deux éléments ethniques de notre nationalité. Mais l'écrivain envisagea ce problème à un autre point de vue que l'homme public. Pour l'écrivain, il y a là, en plus du cas social à élucider, un cas psychologique à approfondir. Et l'objectif à proposer aux méditations ne se réduit pas à une concordance des esprits, mais à une union des cœurs.

Dans son œuvre de romancier, Henri Davignon s'est assigné cette tâche-là et il l'a poursuivie avec autant de tenacité que de ferveur.

Et par dessus tout, dans l'analyse de ces conflits d'âmes, l'auteur d'*Aimée Collinet*, de *Jean Swalve* et d'*Un Belge* a fait preuve de la plus inflexible probité : si son optimisme lui suggère finalement des solutions apaisantes et heureuses, ce n'est qu'au terme d'un chemin bordé de malentendus angoissants et de conflits pathétiques.

On sort de la lecture de ces livres avec le sens bien net de la différenciation très caractéristique de personnalité entre l'âme flamande et l'âme wallonne, mais aussi avec la conviction concluante que cette différenciation est réductible et surtout qu'elle ne résiste pas au creuset de l'amour.

Il y a autre chose encore qu'il faut souligner chez Henri Davignon : c'est la préoccupation touchante de faire, dans son activité artistique, la part égale à la Flandre et à la Wallonie; et cette préoccupation s'est avérée une fois de plus par la publication de son récent roman : *le Vieux Bon Dieu* (1).

Car, voici bien un pendant à *Un Pénitent de Furnes*.

Après la Flandre mystique, voici la Wallonie mystique, évoquée chacune dans leur cadre, et ayant chacune leur symbole propre : la première, cette étonnante et archaïque procession des pénitents de Furnes — où des relents de Breughel se mêlent à des effluves de Memling — et la seconde, une sorte de drame religieux et populaire autour d'un « vieux bon Dieu » de bois que la dévotion sauvage de la foule dispute à la dévotion ordonnée de l'autorité ecclésiastique.

Dans *Un Pénitent de Furnes*, comme dans *Le Vieux Bon Dieu* l'aventure passionnelle qui sert de trame à l'œuvre a de l'intérêt; mais là n'est point pourtant la valeur essentielle de ces deux livres — mais bien plus dans la manière large et pénétrante à la fois par laquelle Henri Davignon est parvenu à dégager des gestes, des attitudes et des décors l'âme populaire en ses caractéristiques propres.

Il y a, chez Henri Davignon, un épanouissement de vision qui fait planer son talent au-dessus de l'anecdote, dans la région des idées générales; par là son talent prend une plus grande ampleur; et l'art lui devient de plus en plus familier de tirer du spectacle de la vie un enseignement en action, plein de naturel et exclusif de pédantisme.

La Flandre et la Wallonie doivent à Henri Davignon une grande gratitude pour les avoir aimées d'une même tendresse, les avoir comprises avec une égale lucidité et pour avoir tenté, par un noble geste d'écrivain patrial, d'unir leurs mains.

Firmin VAN DEN BOSCH.

Nous publierons dans notre prochain numéro le texte de la conférence du Commandant Chack sur *Les Bancs de Flandre*

Germes de guerre en Europe

On répète souvent que la conflagration de la Grande Guerre s'est éteinte et qu'il ne reste plus assez de matériaux combustibles pour alimenter un nouvel incendie de quelque importance d'ici cinquante ans. N'avons-nous pas, d'ailleurs, installé à Genève, bien au centre, une brigade internationale de pompiers? N'est-elle pas à même de convoquer en très peu de temps une conférence qui discuterait des meilleurs moyens d'éteindre le feu?

La vérité, cependant, c'est que des surhommes, aussi dédaigneux des leçons de l'histoire que de l'ancienne diplomatie, ont substitué en quelques mois au lent travail des siècles une carte d'Europe tout battant neuf. Mais dans chacun des nouveaux États ils ont laissé des cendres fumantes qui, si on ne les éteint pas, devront de toute nécessité flamber un jour. Les probabilités d'une guerre se déclenchant en fin de compte, et — en attendant — la certitude de frictions incessantes se sont multipliées au point de justifier un langage facilement alarmiste.

Quatre exemples seulement : Dantzig, le corridor polonais, le partage de la Haute-Silésie, le démembrement de la Hongrie. Nous pouvons raisonnablement espérer que la guerre, et le traité de Locarno qui l'a suivie, ont libéré l'Europe du danger alsacien-lorrain. Mais il reste-là quatre causes de conflits raciques et territoriaux tout aussi menaçants. Si ces conflits ne sont pas réglés, ils nous mèneront inévitablement à une guerre, et sans doute avant la fin de la première moitié du siècle.

J'ai passé récemment une couple de mois à examiner sur les lieux quelques-uns de ces problèmes. Je ne saurais mieux résumer mes impressions qu'en disant, non sans paradoxe, qu'ils sont trop mauvais et trop compliqués pour être désespérés.

Il n'est guère vraisemblable qu'aucune des nations intéressées soit à même de faire la guerre avant quinze ou vingt ans; mais il est inconcevable qu'il ne sera pas porté remède à leurs griefs pendant un temps aussi long. Non pas que des remèdes seront facilement trouvés ou appliqués!

* * *

Un de ces problèmes (celui des divergences territoriales germano-polonaises, Dantzig inclus) a été qualifié d'insoluble par presque toutes les personnes que j'ai interviewées : ministres, diplomates,

(1) Paris, Plon.

politiciens de tous les partis, banquiers, commerçants, fonctionnaires, neutres. Des deux côtés on proclame qu'on est décidé dur comme fer à ne pas céder d'un pouce. Les deux parties se sont armées de preuves impressionnantes — d'ordre historique, économique, politique et social — de la justice de leur cause et de la nécessité vitale, pour leur avenir, de leurs prétentions. Des deux côtés, on a chauffé à blanc le sentiment national, à ce point qu'on ne saurait s'imaginer une question politique ressemblant davantage à ce problème dynamique insoluble : que résulterait-il d'une collision entre une force irrésistible et un objet indéplacable? Et cependant, malgré les apparences, malgré l'actuel pessimisme, j'ai confiance qu'une solution sera trouvée avant que cette collision catastrophique broie la paix européenne. Il faudra vraisemblablement vingt années pour que le parallèle cité plus haut devienne réellement exact. A cette date, l'Allemagne comparée à la Pologne sera presque certainement une force irrésistible. La Pologne pourra alors, il est vrai, voir à ses côtés des alliés plus ou moins puissants, mais la Grande-Bretagne n'enverra pas de troupes pour défendre les nouvelles frontières — frontières artificielles — dans l'Etat européen : sir Austen Chamberlain a mis ce point en évidence lors de la dernière session de la S. D. N. La Pologne s'appuie aujourd'hui, c'est entendu, sur la France; mais au cours de vingt ans, il peut se passer bien des choses de nature à rendre une intervention de la France douteuse.

Des Allemands occupant les situations les plus importantes ne cherchent nullement à dissimuler leur conviction virtuellement unanime, qu'ils récupéreront — au besoin par la force — leurs territoires perdus. Je n'en ai pas rencontré un seul qui admit la possibilité d'un acquiescement futur au *statu quo* même parmi les socialistes. Or, c'est sur les efforts des socialistes allemands tendant à l'apaisement et à la détente, que les Polonais édifient des espoirs comparables à la foi enthousiaste que les Allemands nourrissent naguère dans la puissance du *Manchester Guardian*. D'autre part, j'ai trouvé chez de nombreux Polonais la conviction presque fataliste qu'ils devraient se battre un jour pour leurs nouveaux territoires; j'ai aussi trouvé chez eux une détermination pratiquement unanime à courir ce risque, un risque désagréable, mais non immédiat, bien entendu.

Il est même des Polonais parlant avec confiance des possibilités d'un nouveau *balance of power* : une entente avec la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie qui opposerait à la Germanie une combinaison slave numériquement égale.

Mais pareils groupements de forces ne s'effectueraient nécessairement qu'avec lenteur. Leurs phases, leurs objets, leurs possibilités ultimes sauteraient trop aux yeux pour ne pas être remarqués. Il serait inconcevable que les Grandes Puissances, et les autres nations à même d'élever leur voix au sein de la S. D. N., permissent par négligence, à l'Europe de s'engager dans une nouvelle guerre, guerre dans laquelle serait impliquée la moitié du Continent dès le premier coup de canon. Il est tout aussi impossible qu'au cours des vingt prochaines années ces Etats mineurs devinssent assez forts et assez indépendants pour pouvoir ignorer l'influence des autres nations, membres ou non de la S. D. N., ou pour se passer de leur concours. Au cours tout au moins de cette période de vingt ans, rien que la haute finance sera à même d'opposer aux ambitions chauvines une entrave puissante. Ainsi donc, s'il nous faut envisager l'Allemagne redevenant dans l'avenir, comparée à la Pologne, une force irrésistible (certitude aussi grande que celle qui nous montre aujourd'hui la volonté polonaise comme un « objet indéplacable »), il est cependant permis d'espérer que les divergences de ces deux Etats pourront être « ajustées » à une date où la situation sera moins désespérée qu'aujourd'hui.

* * *

Il n'est guère possible, je crois, de se rendre nettement compte de ces problèmes sans avoir visité les pays en question et appris à connaître sur place la mentalité des peuples par des discussions joyales et patientes. Mais l'effet produit sur une intelligence ordinaire par une pluie d'arguments contradictoires — et se détruisant les uns et les autres — et de faits également contradictoires (à l'analyse beaucoup de ces derniers seraient peut-être reconnus exacts s'il était tenu compte des points de vue opposés), cet effet, disons-nous, est dévastateur. Ce qu'on soupire après quelque hauteur bien isolée et distante, d'où l'on puisse à loisir passer en revue les problèmes et y réfléchir avant d'émettre une opinion quelle qu'elle soit! Car ces problèmes sont inextricablement mêlés à d'autres, plus importants encore; et, à moins d'être à même de voir *le tout* dans sa véritable perspective, un jugement ne portant que sur une partie des faits n'a pas de véritable valeur. Après avoir prêté, deux mois durant, l'oreille aux éloquences rivales, aux passions et aux préjugés de deux partis sinon plus, l'état de mon esprit ressemblait, je le confesse, à celui d'une localité située à 40 kilomètres de la frontière russe et où j'avais résidé, localité que les armées bolchévistes et d'autres encore avaient ravagée à plusieurs reprises.

Il serait présomptueux, sur la base d'un rapide coup d'œil jeté sur des problèmes d'une telle complexité, de proposer pour n'importe lequel d'entre eux des solutions détaillées ou arrêtées *ne varietur*.

Je me bornerai donc à un aperçu général de la situation européenne, telle qu'elle me paraît être, et à cet effet je prendrai pour « axe » une ligne reliant l'Angleterre à la Russie à travers la France, l'Allemagne et la Pologne. L'espace dont je dispose ne me permettra qu'une simple esquisse que je tâcherai de justifier ultérieurement. En tant qu'elles touchent au caractère sacro-saint du traité de Versailles, mes conclusions seront, je le sais bien, regardées dans maints milieux comme de nature à mettre en péril la paix de l'Europe, à encourager des tendances dangereuses, comme celle de retirer quelques pierres des fondations de cet édifice si instable et si fragile qu'il menace de s'effondrer entièrement au moindre choc. Mais j'ai inspecté quelques-unes des pires crevasses dudit édifice, crevasses causées par une distribution éminemment anti-scientifique des diverses forces, et je suis persuadé qu'à moins d'être étayé, amendé et reconstruit de façon substantielle, son écroulement, sous son propre poids, n'est qu'une question de temps. Si pareil fait se produit, la catastrophe sera infiniment plus terrible.

* * *

Parmi les nombreuses injustices perpétrées par les fabricants-amateurs de nouvelles cartes géographiques, la plus absurde, la plus flagrante peut-être est l'opération chirurgicale en vertu de laquelle de larges tranches de chair ont été détachées du corps vivant de la Hongrie et greffées sur la Roumanie et la Tchécoslovaquie. Jamais on n'a réussi à donner pour un semblable attentat des raisons adéquates, et indubitablement un peuple aussi fier que les Hongrois ne retrouvera jamais le calme avant que cet attentat n'ait été réparé.

La situation ainsi créée, pour être dangereuse, n'affecte cependant de façon immédiate aucune Grande Puissance, et nous espérons que la S. D. N. trouvera une solution à ce problème qui, en un certain sens d'ailleurs, est toujours *sub judice*. En tous cas, les Puissances ne sauraient vraiment rester insensibles à l'appel de la Hongrie, et permettre que celle-ci, exaspérée par les délais succédant aux délais, ne finisse par faire la guerre.

Que si la Roumanie et la Tchécoslovaquie (malheureusement ni l'une ni l'autre ne sont dépourvues d'une bonne dose d'outrecuidance) faisaient preuve de quelque entêtement, on trouvera bien le moyen de faire pression sur elles. Ce sera là une occasion

Propice pour la S. D. N. d'où sortira la preuve qu'elle est capable d'agir avec fermeté ou un discrédit sans espoir.

* * *

D'une bien plus grande envergure est le problème germano-polonais. En effet, si l'opinion générale des Allemands, des Polonais et de ceux d'entre les neutres qui ont dû l'étudier à titre de diplomates ou de commerçants, et qui tous l'estiment insoluble par des négociations à l'amiable, si cette opinion est vraie, tôt ou tard on recourra à une solution par la force. Les habitants véritablement Polonais du pays qui fut jadis le royaume de Pologne sont incontestablement restés une nation, nonobstant la conquête russe dans l'Est, autrichienne dans

le Sud-Ouest et les mauvais traitements que la Prusse leur infligeait dans le Nord et dans l'Ouest. Et ce serait un crime que de leur dénier le droit de demander la reconnaissance de leur nationalité et d'une existence politique indépendante. On a eu mille fois raison de recréer l'Etat polonais et de l'aider généreusement à traverser les difficultés et les inévitables épreuves des premières phases de son indépendance. Il y avait d'aussi bonnes raisons de croire qu'une nation polonaise libre saurait, au sein de la famille européenne, justifier son existence à titre d'unité politique et économique. Mais installer un Etat de 30 millions d'habitants (dont 10 millions sont soit Juifs, soit animés de sentiments polonophiles plus que douteux), entre le Gog et le Magog représentés par

l'Allemagne et la Russie; mais arracher à l'Allemagne trois de ses territoires les plus précieux (Haute-Silésie, Posnanie, Dantzig) : voilà une insanité possible seulement au cours de la période de délire qui a suivi la guerre.

Je ne m'attarderai pas à examiner le côté moral de l'affaire devenu assez académique depuis le récent avertissement catégorique donné par Sir Austen Chamberlain. Il a déclaré en effet que les diverses expériences d'architecture politique entreprises, dans un esprit de confiance expansive, par les bâtisseurs de l'Europe nouvelle devaient se poursuivre sans que la Grande-Bretagne leur accordât une protection « policière ». Certaines de ces expériences recèlent indubitablement de tels germes de guerres nouvelles, qu'il est arrivé d'entendre sérieusement suggérer qu'ils ne sont que l'invention diabolique d'influences secrètes, et sinistres visant précisément à un tel but. Il n'en reste pas moins que si les alliés ne comptaient pas faire au besoin la guerre pour défendre les frontières nouvelles imposées par eux à l'Europe, ils eussent certainement dû

se laisser gouverner par des considérations d'opportunité. Certes, il n'est que juste de rendre sa pomme à un petit garçon, en admonestant le grand qui la lui a volée. Mais la satisfaction morale puisée par un Wilson dans un acte aussi noble ne serait qu'une piètre consolation pour ledit petit garçon s'il se voyait ensuite délaissé par son bienfaiteur et obligé quand même de se battre pour sa pomme. Or, ce sera là le sort de la Pologne, à moins que celle-ci ne soit à même de faire face à son adversaire avant que ce dernier, se sentant assuré contre toute intervention extérieure, ne s'empare derechef de la pomme et ne la mange.

Heureusement pour la Pologne et pour l'Europe, il n'est pas encore trop tard. Personne, en Allemagne, ne songe à une solution à très brève échéance. Il n'est pas plus vraisemblable que l'Allemagne

obtienne tout ce qu'elle exige. Si, comme je le crois, une solution sera en fin de compte trouvée en dehors de la guerre, elle différera fort notablement des prétentions allemandes actuelles, tout en accordant une satisfaction substantielle tant à l'Allemagne qu'à la Pologne. Il faut que celle-ci continue à avoir un accès à la mer, limité aujourd'hui à la ville libre de Dantzig. On ne voit pas pourquoi, dans l'avenir, elle ne pourrait pas choisir entre un port sur la Baltique et un port sur la Mer Noire.

Le retour à l'Allemagne d'un Dantzig, qui est et restera aussi allemand que Hambourg, ne devrait nullement, en pratique, léser en quoi que ce fût les intérêts économiques de la Pologne. La « ville libre de Dantzig » est bien plus antipolonaise que ne le serait un port allemand

luttant pour servir de débouché au commerce polonais. « Luttant », ai-je dit, parce que pourquoi, dans le cas d'un compromis territorial, la Pologne ne conserverait-elle pas son nouveau port de Gdynia (1), ainsi que toutes les voies ferrées

(1) Gdynia, qu'on ne trouve sur les anciennes cartes que sous son nom allemand de Gdingen, se trouve à quelques milles à l'Ouest de Zoppot, l'Ostende de la Baltique. Gdynia a déjà passé par la première phase de sa transformation en port de mer. Situé dans la zone côtière assignée à la Pologne, dans la partie Nord du corridor, à 25 kilomètres à peu près à l'Ouest de Dantzig, il est regardé par la Pologne comme une sauvegarde d'ordre essentiellement national et stratégique contre une intervention éventuelle, l'empêchant d'user librement du port de Dantzig. Les Polonais ont fait l'expérience, alors qu'ils luttèrent pour leur existence même contre les bolchéviki, qu'ils n'étaient pas à même de recevoir des munitions par l'entremise du seul port dont ils disposaient : Dantzig. Par là, leur décision de construire un port bien à eux sur leur propre territoire, se justifie de façon irréfutable. A en croire les Allemands, l'obstruction de 1920 eut pour cause une grève organisée par des éléments ouvriers pro-bolchéviki. C'est possible; il n'en reste pas moins que la grève fut dangereusement efficace,



nécessaires que le traité de paix lui assure? Avec Dantzig, une bande de territoire pourrait être rendue à l'Allemagne assez large pour assurer sans interruption ses communications avec la Prusse orientale. Quelqu'un s'aviserait-il de s'écrier que ces enclaves sont ineptes, il fera bien de réfléchir à quel point un pareil arrangement serait plus simple que le stupide imbroglio d'aujourd'hui.

Toutes critiques à l'égard de cet arrangement s'appliquent avec bien plus de force encore au chaos actuel. Le corridor se réduira à un tronçon de railway traversant le territoire allemand et reliant le système ferroviaire polonais au nouveau port polonais de Gdynia.

Nul doute que l'Allemagne offrirait à la Pologne des privilèges économiques raisonnables et adéquats en vertu d'un traité accordant à cette dernière diverses facilités dans les ports de Dantzig, de Stettin et de Königsberg, sans parler de l'accès à la mer à Gdynia.

« A quoi bon un traité que l'Allemagne violerait en cas de guerre? » demanderont aujourd'hui tous les Polonais et maintes personnes appartenant à d'autres nationalités. « A quoi bon en effet? » répétera l'écho. A quoi bon, un corridor que l'Allemagne « coupera » si elle fait la guerre, un « port libre » qu'elle pourrait saisir ou bloquer? Mais le traité que nous suggérons ne jouerait pas, comme le rapiécage aujourd'hui en vigueur, le rôle d'une provocation directe à la guerre, et serait vraisemblablement plus respecté.

* * *

Si nous avons quelque foi dans l'avenir de la civilisation européenne, il nous faut supposer que les barrières purement artificielles opposées au développement économique auront tendance à être renversées, dans l'intérêt non seulement d'États particuliers, mais du Continent pris en son entier. Il devrait suffire d'un coup d'œil jeté sur une carte pour convaincre chacun de nous que lorsque la Pologne, notamment la Pologne orientale, aujourd'hui aussi arriérée que la Russie dont elle a fait si longtemps partie, aura développé au degré voulu ses railways, ses routes et ses industries, ses débouchés naturels sur la mer inclueront Memel dans le Nord-Est et Odessa dans le Sud-Est. Je ne m'arrêterai pas ici à examiner ni les moyens par lesquels ces débouchés pourraient être obtenus, ni les conditions auxquelles ils pourraient être exploités et affermés.

La Lithuanie, Etat indépendant, enclavée avec ses deux millions

alors que le problème des munitions était pour la Pologne une question de vie ou de mort. L'influence allemande est à Dantzig toute puissante, et l'Allemagne est compromise par ses traités avec les Soviets. Gdynia constitue à tout cela une riposte toute naturelle. Dantzigois et Allemands affectent d'en rire : caprice coûteux et inutile, disent-ils, simple expression de la vanité polonaise.

J'y ai passé un après-midi : j'ai quitté Gdynia sous l'impression que, quels que fussent les secrets de l'avenir, Gdynia est destiné à devenir une annexe importante du port de Dantzig. Un site dans une position aussi idéale eût été certainement utilisé par les Allemands, si la côte entière était restée entre leurs mains. C'est Schneider (du Creusot) qui exécute les travaux du port; les dépenses s'élèvent à plusieurs millions de livres sterling. Jetée et voie ferrée sont terminées, on a déjà commencé à embarquer le charbon et les marchandises en général. Gdynia a pour la Pologne une grande valeur. Son port stratégique comme port indépendant en cas d'une guerre avec un des Etats voisins de la Pologne autres que l'Allemagne, est indubitable. Gdynia permet en plus d'empêcher que la navigation commerciale ne soit monopolisée par Dantzig. Alors que je faisais le tour de ce grand port dans un bateau à moteur, je n'ai pas vu d'emplacement (pour bateaux) inoccupé. Au cours des dernières années, le trafic a pris une extension si remarquable qu'il y a évidemment place pour Gdynia comme pour Dantzig.

J'ai déjà exprimé ailleurs l'opinion qu'en cas de guerre germano-polonaise, Gdynia ou n'importe quelle partie du corridor, serait plutôt un empêchement qu'un avantage.

d'habitants entre l'Allemagne, la Russie et la Pologne, est un non-sens économique et politique, qui ne saurait être de longue durée. Ses perspectives seraient infiniment meilleures, si économiquement elle devenait partie soit de l'Allemagne, soit de la Pologne. Il n'est pas moins clair que le port d'Odessa (sous la suzeraineté polonaise jusqu'au XVII^e siècle), port aujourd'hui virtuellement perdu pour l'Europe, sert de débouché naturel aux produits des riches régions ukrainiennes, débouché paralysé par les bolchéviks et la Pologne du Sud-Est. Si les opinions ci-dessus exprimées sont en substance correctes, il est permis de supposer que leur réalisation fera un jour partie de la politique européenne. Je dis bien « politique européenne », car un ajustement des difficultés germano-polonaises est un problème embrassant des questions de bien plus vaste envergure que les disputes d'ordre immédiat de ces deux Etats au sujet de territoires et de frontières. La solution en devra être en tous cas cherchée à Paris, à Londres et à Berlin, car, quelles que soient les clameurs poussées à Genève par les petits peuples, elles ne sauraient modifier un simple fait : les grandes décisions modelant la politique européenne seront prises dans ces capitales-là. Et aussi longtemps que l'Angleterre, la France et l'Allemagne n'auront pas aplani leurs différends en se mettant d'accord sur une politique commune, jalousies et suspensions mutuelles rendront impossible la solution des problèmes d'importance secondaire qui non seulement harassent les peuples directement intéressés, mais mettent en péril la paix de l'Europe.

* * *

Tant qu'un gouvernement honnête n'aura pas été établi en Russie, tant que ce vaste pays n'aura pas été ouvert au commerce mondial, les moyens de donner satisfaction aux besoins du reste de l'Europe continueront à manquer. La Russie, telle autrefois la Turquie, conserve une existence précaire et malfaisante en attisant les jalousies mutuelles d'autres nations. Ni l'Allemagne, ni la Pologne, ni la France ne veulent adopter à son égard une attitude bien franche — pas plus du reste qu'à l'égard d'une solution de leurs différends mutuels. Pourquoi? Parce qu'elles appréhendent l'effet que leur action pourrait exercer sur les relations entre la Russie et des tiers. De là leur détermination de rester en bons termes avec la Russie et de s'amuser à conclure des traités de paix, des pactes de non-agression et, en ce qui concerne l'Allemagne, un accord stipulant un appui réciproque, accord qui compromet gravement la situation du Reich comme membre de la S. D. N.

Tout le monde sait parfaitement qu'un pacte avec la Russie ne vaut pas le papier sur lequel il est écrit; et cependant on le regarde comme une carte de quelque utilité dans la partie de poker international. Je ne me fais pas l'avocat d'une combinaison militaire contre les Soviets. Une ligne commune de conduite politique et économique, si elle était adoptée par les Puissances, suffirait à ramener bientôt la Russie dans le système économique européen et à mettre fin à la campagne par elle menée contre les gouvernements civilisés. Mais comme condition préalable d'une telle politique il faudrait que l'Angleterre, la France et l'Allemagne missent fin à leurs différends et arrivassent à une entente leur permettant de se regarder désormais avec une confiance et une bonne volonté mutuelles au lieu de la méfiance inspirée aujourd'hui à chacun de ces Etats par tout ce que font les autres.

Voilà neuf longues années que perdure ce malheureux état de tension. Dans une atmosphère empoisonnée par la malveillance, les criminels de Moscou ne sont pas les seuls à trouver de bonnes occasions.

Les brandons de discorde, les chauvins irresponsables d'Allemagne, posant en patriotes et en « nationalistes », espèrent, en

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

NEUVIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 15 novembre, **Le Capitaine de vaisseau PAUL CHACK**, ancien commandant de sous-marin : *Sur les bancs de Flandre.*
- 22 novembre, **Le Marquis XAVIER de MAGALLON D'ARGENS**, député de Ma seille : *Le Génie de Mistral.*
- 29 novembre, **Le Comte de SAINTE-AULAIRE**, ambassadeur de France : *Mes souvenirs sur François-Joseph et la Cour de Vienne.*
- 6 décembre, **Le R. Père LHANDÉ, S. J.**, l'orateur de la T. S. F. : *Le Christ dans la banlieue.*
- 13 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE I : 1666. — Le misanthrope (L'angoisse du cœur).*
- 20 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE II : 1670. — Le burgeois gentilhomme (L'heureux équilibre).*
- 27 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE III : 1673. — Le Malade imaginaire (La misère du corps).*
- 3 janvier, **M. HENRY BORDEAUX**, de l'Académie Française : *Ma mission en Suède.*
- 10 janvier, **M FRANÇOIS MAURIAC**, grand prix du roman : *Les difficultés du roman.*
- 17 janvier, **M PAUL HAZARD**, professeur au Collège de France : *Le centenaire des romantiques.*
- 24 janvier, **M FRANCO-NOHAIN** : *Le goût et la mode.*
- 31 janvier, **M. L'Abbé BERGEY**, curé de St-Emillion, député de la Gironde : *Où allons-nous ?*
- 14 février, **M JACQUES COPEAU**, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, à Paris; lecture *Les jeunes filles de Shakespeare.*
- 21 février, **M JACQUES COPEAU**, lecture : *Bossuet.*
- 28 février, **Le Capitaine CARLO DELCROIX**, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.

La deuxième conférence sera donnée le mardi 22 novembre, à 5 heures précises, par le Marquis Xavier de Magallon d'Argens.
SUJET : *Le Génie de Mistral.*

Prix de l'abonnement à la série des quinze conférences :

Fauteuils et baïgnaires : 150 francs; parquets, balcons de face et 1^{er} rang de côté : 100 francs;
balcons 2^e série : 75 francs

Cartes pour une conférence : 15 francs.

La location des places se fait, comme l'année dernière, par les soins de la Maison F. LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

perpétuant dans leur pays l'hostilité à l'égard de la France, provoquer chez celle-ci assez de preuves de germanophobie pour convaincre une partie notable de leurs compatriotes de l'inéluclabilité d'une guerre de revanche.

Pour ces irréconciliables, l'état d'inimitié extrême créée par le corridor Dantzig et par la Haute-Silésie, entre l'Allemagne et la Pologne, est une vraie trouvaille. Celle-ci a produit sur moi l'impression que l'Allemagne ferait la guerre demain même si elle le pouvait. C'est surtout à la France du reste que le Reich attribue, non sans raison, le transfert de son territoire à la Pologne en 1920. Les Polonais ont, il convient de l'admettre, honnêtement fait de leur mieux pour exécuter le traité de paix en ce qui regarde le passage en transit à travers le corridor des trains allemands se dirigeant vers la Prusse orientale. Dans cette région, la direction des affaires a été, fort heureusement, confiée à de hauts fonctionnaires pleins de tact, d'expérience et de diplomatie, sincèrement désireux de faire tourner au mieux une affaire mal emmanchée.

Mais on ne saurait en dire de même de l'administration polonaise en Haute-Silésie. Là encore il est indéniable que le rôle joué par les Français lors de la farce du plébiscite et de l'insurrection Korfanty ne résisterait pas à l'examen devant n'importe quel tribunal impartial.

* * *

Ayant eu l'occasion d'un échange de vues en toute franchise avec des Allemands occupant de hautes situations tant dans la diplomatie que dans les finances, je suis cependant convaincu que tout le monde est las de l'animosité et des rivalités présentes. Tout le monde se rend compte de leur entière futilité et soupire après une solution. Celui qui connaît par expérience des négociations qui semblent ne jamais devoir finir et exclure tout espoir sait que parfois il arrive un moment où tous seraient prêts à saisir aux cheveux une occasion honorable pour sortir de l'impasse.

En ce qui concerne l'Allemagne et la France, cette occasion est présente. L'Allemagne, j'en suis certain, est prête; l'Angleterre n'attend qu'un signe de la France. Mais je doute que celle-ci ose faire cet essai et se rende compte de la rapidité avec laquelle le miracle pourrait être accompli.

Cependant la période qui s'est écoulée entre la menace de guerre au cours de la crise de Fachoda en 1898 (à cette date les boulevards de Paris regorgeaient d'affiches outrageantes pour l'Angleterre) et l'année où l'Entente cordiale a définitivement pris corps (1905) fut plus courte que le purgatoire enduré par notre impuissance à liquider les conséquences de la guerre.

La France est alarmée par les rumeurs au sujet des manœuvres allemandes quant au plan Dawes qu'on répudierait d'ici un an ou deux. Il se peut que certains milieux irresponsables et malfaisants d'Allemagne parlent parfois de la sorte, et l'effet en France est naturellement désastreux. Je n'ai trouvé chez les grands banquiers, comme chez tous ceux qui parlent avec une véritable autorité rien qui justifiait pareilles craintes. Au contraire, j'y ai rencontré la détermination bien arrêtée de s'acquitter des engagements allemands dans le domaine des réparations et la conviction que le problème des transferts tant discuté pourra être résolu. Toutefois, on demande unanimement que la somme totale de la dette soit fixée et que l'Allemagne sache combien d'annuités elle aura à acquitter.

(Traduit de l'anglais.)

Ernest REMNANT,
Directeur de l'English Review.

Les grands courants de la sociologie catholique à l'heure présente⁽¹⁾

Sous ce titre vient de paraître aux éditions Spes, à Paris, un ouvrage de haute valeur. S'il obtient la très sérieuse attention et la diffusion qu'il mérite, il marquera une date : l'union des divers groupes catholiques en deviendra plus confiante; surtout il décidera nombre de jeunes gens d'élite à s'orienter vers des études particulièrement importantes, celles qui préparent et éclairent l'action sociale.

Extraordinairement riche est la substance de ce volume : de multiples lectures n'en épuieraient pas le contenu. Outre une véritable somme de doctrine et d'utiles préceptes de méthodologie, il offre la mise au point de nombreux problèmes actuels et des suggestions fécondes pour l'avenir du mouvement social.

En dépit d'une pareille densité sa lecture, continûment agréable, est susceptible d'intéresser un large public. C'est, en effet, sous la forme très attachante de portraits, les portraits biographiques et doctrinaux de maîtres et chefs d'école, que nous sont retracés les courants dominants de la sociologie catholique à l'heure présente.

Sommes-nous dès lors téméraires d'escompter que ce livre va susciter chez la jeunesse intellectuelle un vigoureux mouvement d'intérêt vers les questions sociales? Vastes, complexes, épineuses, celles-ci demandent des guides avertis; la jeunesse elle-même s'en rend bien compte; ces guides, voici qu'on les lui fournit, en la personne de maîtres bien authentiques, les Toniolo, les Bureau, les La Tour de Pin, les A. de Mun et d'autres, qui entendent édifier sur le roc de la doctrine catholique leurs constructions politiques et sociales.

Ces maîtres pourtant n'ont pas tous été à l'abri de méprises accidentelles, à tel et à tel d'entre eux, il est arrivé de faire de-ci de-là quelques faux pas : *errare humanum est*. Aussi est-ce un inappréciable avantage que d'être guidé dans l'étude de ces systèmes variés par un mentor averti et sagace, doué lui-même d'une véritable maîtrise, capable dès lors de rectifier inexactitudes et erreurs et de se prononcer avec autorité sur les points en litige.

Que l'auteur possède ces titres à notre pleine confiance, ce n'est pas sans doute aux lecteurs de la *Revue Catholique* qu'il y a lieu de l'apprendre.

Docteur en droit et en sciences politiques et sociales, M. Georges Legrand fut autrefois plus qu'un disciple, un ami, du célèbre thomiste et du maître éminent de vie intérieure qui devait devenir le cardinal Mercier; de ce contact, il a gardé une empreinte ineffaçable; le goût des idées générales, le besoin des synthèses philosophiques, l'estime profonde de la vie surnaturelle, hautes qualités dont nombre de ses études, et particulièrement le livre dont nous parlons, portent la marque intime.

De très bonne heure, M. Legrand se spécialisa dans l'étude et l'enseignement des questions économiques et sociales; en 1894 déjà, il publiait un premier mémoire qui lui valut une flatteuse distinction. Mêlé, lors des fameux Congrès de Liège, aux luttes triomphantes du parti démocratique chrétien, dont le R. P. Rutten a depuis pris la tête, il a gardé à ce groupe une incontestable sympathie et n'a cessé de se tenir en contact avec les faits d'actualité sociale; ces faits, il les apprécie avec l'attention bienveillante et sagace dont témoignent nombre d'articles disséminés dans nos périodiques ou dans les pages doctrinales de grands quotidiens.

En 1920, S. E. le cardinal Mercier le choisissait, avec d'autres savants justement réputés, pour constituer le premier groupe de l'*Union internationale d'études sociales*, à laquelle nous devons notamment, on le sait, le *Code social*, paru cette année même, et dont la *Revue Catholique* a plus d'une fois (8 juillet et 12 août) entretenu ses lecteurs.

On ne s'étonnera pas dès lors qu'un exceptionnel ensemble de très hautes qualités distingue l'ouvrage de M. Legrand; vigoureux synthétique d'un esprit dont le champ de vision est complet;

(1) Georges LEGRAND, professeur d'Economie sociale. *Les grands courants de la sociologie catholique à l'heure présente*. Un vol. in-8° couronne, 9 francs franco, 10 francs. (Éditions Spes, rue Soufflot, 17, Paris, V^e.)

vaste et très sûre information; précision de termes où se révèle le spécialiste; et, dans les jugements, justesse, exquise mesure, charité associées à une loyale franchise.

* * *

Venons-en au contenu même de l'ouvrage.

Pour en donner une vue d'ensemble, nous ne pouvons mieux faire que de suivre ici pas à pas le lucide et très succinct aperçu qu'en a tracé l'auteur.

« Après avoir déterminé dans l'introduction le sens des mots « Sociologie catholique » et s'aidant en cela des leçons que donnait le cardinal Mercier dans une Pastorale mémorable, commentaire de l'encyclique *Ubi Arcano Dei* de S. S. Pie XI, M. Legrand s'attache à présenter les tendances maîtresses de la Sociologie catholique contemporaine, non sous une forme abstraite, mais en des types qui les incarnent.

» Ces types, il les emprunte aux grandes écoles du XIX^e et du XX^e siècle et aux diverses nationalités. Quatre Français, Henri de Tourville, Paul Bureau, René de la Tour de Pin, Albert de Mun, un Italien, Guiseppe Toniolo, un Belge, Mgr Pottier, sont successivement étudiés dans leur personnalité intime et dans leurs doctrines principales.

» Le particularisme et la primauté de l'industrie avec M. de Tourville, la crise et la restauration de la morale familiale avec P. Bureau, la réforme des rapports entre patrons et ouvriers, de la société civile et de l'Etat par le rapprochement des classes, l'organisation corporative et la représentation des intérêts avec R. de la Tour de Pin et A. de Mun, l'amélioration des conditions de la vie ouvrière et la transformation du salariat, l'analyse et la critique des différentes acceptions de la démocratie soit sociale, soit politique avec Mgr Pottier et Toniolo : sur tous ces points l'auteur appelle notre attention, montrant en quoi les conceptions des uns et des autres se rapprochent et se distinguent, évoquant à l'occasion, autour des physionomies principales, de nombreuses figures de publiciste et d'hommes d'action, tels Le Play, Demolins, Harmel pour la France, Kurth, Périn, Verhaegen pour la Belgique.

» De cet exposé sort logiquement un chapitre de conclusions; les tendances dominantes y sont ramenées à l'essentiel, les points de contact y sont mis en relief; il s'en dégage une sorte de philosophie de l'action sociale catholique dans le monde contemporain ».

* * *

Ce résumé si net nous permet d'entrevoir l'extrême densité de l'ouvrage. Resterait à en examiner plus en détail les aspects dominants; mais ici les aperçus se présentent si nombreux à l'esprit qu'il faudrait pour les développer dépasser de beaucoup les limites dont nous disposons; bornons-nous à l'essentiel.

L'ouvrage de M. Legrand, nous le disions plus haut, contient de précieuses vues historiques, toute une somme de doctrine et de méthodologie, la mise au point de divers problèmes sociaux actuels, de fécondes suggestions d'avenir.

Sur l'intérêt qu'il présente pour l'histoire du mouvement social contemporain, intérêt évident, nous n'insisterons pas; il est fort aisé aussi de percevoir combien la méthode concrète adoptée par l'auteur présente d'avantages; elle permet d'exposer d'une manière intéressante, en les rattachant à des faits, les enseignements d'une forte doctrine.

C'est de celle-ci surtout qu'il nous faudrait parler, ainsi que des sages principes de méthodologie dont elle s'accompagne.

Parmi ces derniers, il en est d'infiniment précieux pour la bonne discipline de l'esprit. Combien, par exemple, l'auteur a raison d'appuyer sur l'importante distinction qu'il faut faire entre la science sociale entendue au sens positif ou sociologie au sens courant du terme et la science sociale entendue au sens moral. « Sans doute, précise M. Legrand, la science sociale complète doit comprendre les deux départements; il lui incombe de traiter et de ce qui est et de ce qui doit être; mais il n'en est pas moins vrai que, cela étant admis, il est loisible à un savant de consacrer son temps et ses aptitudes à l'un ou à l'autre de ces deux départements... L'essentiel est qu'il ne méconnaisse pas l'existence et l'importance de l'un et de l'autre ». « Il ne peut, dit-il encore, s'occuper des deux en même temps, au même moment, sous peine de fausser ses observations, ses hypothèses, ses vérifications. On ne gagne rien, et l'on compromet tout, à brouiller des choses qui demandent à être dis-

tinguées. Morale impérative et sociologie positive sont champs d'études fort différents.

Avec une égale vigueur nous voyons soulignée la distinction de la morale sociale et de la technique sociale, distinction déjà excellemment mise en lumière par Tourville : « trop de moralistes négligent le point de vue technique et, faute d'en tenir compte, ils formulent un code de morale qui demeure en l'air. Or, qui les renseignera sur la portée sociale des faits sinon ceux qui les étudient scientifiquement? Ni les moralistes ne suffisent à la technique, ni les techniciens ne suffisent à la morale. Morale et technique ne sont pas un même ordre de connaissance, mais bien deux connaissances différentes ».

Autre exemple. Dans le précepte moral, jugement de « rationalité » et « jugement d'obligation » doivent être soigneusement distingués; par là plusieurs problèmes ardu seraient singulièrement éclaircis.

M. Legrand note encore qu'il faut bien se garder de confondre la sociologie catholique comme doctrine et la sociologie catholique telle qu'elle se personifie et se diversifie dans les différents chefs d'école; bref : il faut éviter de solidariser les principes catholiques avec les applications variées qu'on en a faites.

Ce sont là autant de remarques d'une immense portée, fort utiles, voire nécessaires à la stricte discipline d'esprit qui devrait être de rigueur dans l'étude des sciences sociales autant, disons même plus qu'en d'autres matières.

En ce qui concerne la doctrine, l'ouvrage de M. Legrand a le mérite — qui ne court pas les routes! — de nous définir et de nous remettre souvent sous les yeux l'*ambitus* entier de la science sociale, d'en construire vigoureusement et complètement les cadres. En effet, se distinguant en cela de nombre de publicistes « sociaux » de France, M. G. Legrand estime avec raison que la question sociale envisagée dans son ensemble exige l'examen de la bonne structure et du bon fonctionnement de l'Etat, et comporte donc le département politique : « La question sociale, écrit-il, embrasse tous les problèmes qui ont rapport à l'organisation des sociétés humaines : religion, famille, Etat, économie. » En conséquence, les attitudes diverses prises par les différents maîtres vis-à-vis de la question politique sont exposées objectivement et appréciées avec la sérénité impartiale d'un savant aussi étranger aux agitations des partis qu'aux disputes d'écoles.

Les cadres de la science sociale sont tracés méthodiquement et avec relief; on le voit notamment dans l'exposé critique du système de la Tour de Pin, un des plus beaux chapitres de ce beau livre; nulle part, pensons-nous, on n'a présenté de la doctrine de ce maître synthèse aussi ramassée ni aussi claire.

Quant aux doctrines proposées, elles nous semblent marquées au coin du catholicisme le plus authentique : l'auteur en effet tient l'enseignement des Papes pour la norme souveraine; et ce serait un travail bien intéressant de montrer la concordance constante du livre de M. Legrand avec les Encycliques sociales de Léon XIII et de Pie X.

* * *

Ce que nous trouvons en outre dans cet ouvrage, c'est la mise au point de nombre de problèmes d'une brillante actualité. Fort de sa vaste information scientifique, et de sa connaissance approfondie de la doctrine et, par ailleurs, animé de cette charité intellectuelle ardente, célébrée par Hello dans une page bien connue, M. G. Legrand ne craint pas de s'engager sur ce terrain parsemé d'écueils. Sur chacune des questions, il ose formuler son jugement, sans jamais prononcer un mot dont puisse s'inquiéter la susceptibilité la plus ombrageuse; au contraire, il y apporte tant de mesure et de doigté que tous les groupes, nous nous plaçons du moins à le penser, lui donneront leur intime adhésion et se rapprocheront davantage, dans une meilleure connaissance mutuelle et une estime plus cordiale.

M. Legrand semble bien dégagé de tout préjugé et des vaines craintes. C'est ainsi qu'il fait largement crédit au mouvement qui porte la classe ouvrière à s'organiser en groupements autonomes, à la seule condition qu'il « se tienne à l'écart du fétichisme égalitaire et de l'envie haineuse ».

Loin d'y voir une sorte de péril socialiste, il le tient, d'accord avec la Tour de Pin, pour un acheminement vers l'organisation corporative, maintenue toujours, selon les vœux de Léon XIII, comme idéal à atteindre.

Le rôle des classes « responsables », vis-à-vis des ouvriers, sera surtout de contribuer à leur éducation et « de faire émerger des

masses les éléments d'élite destinés à devenir les dirigeants émanés du milieu qu'ils doivent conduire ». C'est dire la franche sympathie de l'auteur pour la J. O. C.

Même largeur de vues, même rectitude d'appréciation vis-à-vis des institutions qui acheminent le salariat vers l'association (participation aux bénéfices, actionnariat ouvrier, coopération, droit de regard des ouvriers dans l'entreprise).

Même sympathie encore pour les mouvements qui, sans verser dans la chimère et en ayant égard aux possibilités, visent à une meilleure organisation de notre régime politique.

Cette impartiale bienveillance n'empêche pas l'auteur de rectifier, chemin faisant, avec autant de franchise et de fermeté que de courtoisie, les inexactitudes et les erreurs qu'il rencontre. Sur les idées de justice et d'égalité, sur la délicate harmonie à établir entre l'autorité et le besoin de liberté, entre la tradition et la tendance au progrès, sur d'autres notions en conflit, il a des pages d'une remarquable justesse.

Et ce n'est pas la moins précieuse leçon de cet ouvrage que d'inculquer pareille mentalité, j'entends une attitude d'esprit aussi soucieuse de charité que d'exactitude, de doctrine et d'information objective. M. Legrand nous livre assurément une de ses idées les plus chères lorsque parlant des oppositions qui se sont toujours manifestées, qui existent encore entre les conceptions diverses groupées sous le signe catholique, il prononce qu'« il faut cependant s'efforcer de prendre à chacune de ces conceptions ce qu'elle contient de meilleur, de rejeter ce qu'elle recèle de malsain ou de périmé. Ce doit être, continue-t-il, la préoccupation constante des modérés appartenant à l'un ou à l'autre groupe de se livrer à la recherche et à la fusion des éléments conciliables ».

L'ouvrage de M. Legrand est tout entier la réalisation de ce beau programme : *Ut unum fiant!*

* * *

Il est temps de conclure.

Pour écrire un pareil livre, un livre qui distribue ainsi en cours de route tant de leçons utiles, qui dresse la synthèse de la sociologie catholique et nous retrace les principaux courants où elle se reflète, qui, de plus, inventorie et apprécie les grandes questions sociales d'aujourd'hui, il fallait une préparation peu commune et la rencontre de plusieurs dons de choix, tranchons le mot : il fallait une authentique maîtrise. Si nous n'avions crainte de vieillir prématurément l'auteur, nous dirions qu'il nous a livré là son testament de sociologue, puisqu'il a consigné et concentré dans ces pages le meilleur de sa science et de sa longue expérience.

Ce que nous dirons en tout cas hardiment c'est que l'ouvrage de M. Legrand doit devenir classique. Pour les directeurs de Cercles de doctrine, sa valeur d'utilisation est incomparable.

Dans les forêts vierges de la sociologie, il ouvre de larges avenues où l'air et la lumière circulent à flots : quelques types, la quintessence de quelques systèmes, les problèmes d'actualités posés et discutés, un choix de livres « royaux » signalés avec relief à notre attention. Pareil livre, à la fois concret et puissamment synthétique, semble réaliser l'idéal. C'est un devoir de le répandre à profusion, surtout parmi l'élite de notre jeunesse intellectuelle.

D'abord pour l'« amorcer », pour éveiller chez les meilleurs curiosité et solide intérêt à l'égard des questions sociales. Ensuite, pour les amener à l'étude approfondie de la sociologie catholique, telle qu'elle est proposée d'abord dans les Encycliques, puis méthodiquement et scientifiquement formulée dans des *Manuels*, dont les *Principes d'Economie sociale* du Père V. Fallon sont une sorte de modèle exemplaire.

Enfin, pour les orienter dans leurs lectures ; car cet ouvrage, magnifique guide à cet égard encore, par la fréquentation des « maîtres livres » qu'il analyse et recommande, leur fera acquérir une information aussi large que substantielle.

Et ces trois choses réunies — étude de l'enseignement des Papes, étude de la science sociale elle-même, lectures de choix — donneraient assurément à l'élite de notre jeunesse une formation ample, profonde, toute baignée des sereines lumières de la doctrine et de la charité ; et, faut-il l'ajouter, combien supérieure à tous égards à celle qu'elle fut un moment tentée d'aller chercher auprès de maîtres dont la maternelle sollicitude de Rome nous a récemment signalés les dangers.

Puisse donc l'ouvrage de M. G. Legrand devenir le *Vade-mecum* de tous ceux qui ont le devoir de s'intéresser aux questions sociales ; ils en retireront pour eux-mêmes et pour la fécondité de leur action, d'incalculables avantages.

V. HONNAY, S. J.

Quelques aspects de l'œuvre du R. P. Marcel Jousse

Les découvertes consistent en des rapprochements d'idées susceptibles de se joindre et qui étaient isolées jusqu'alors.

LAPLACE.

Note liminaire sur l'ensemble de l'œuvre.

Dès que l'on voit le R. P. Marcel Jousse, on a l'impression d'une force intelligente, d'une volonté réfléchie, d'une attention toujours en éveil. Une virile bonté aussi que l'on éprouve à la franchise de son accueil. Il est l'homme de son œuvre. Et il est l'homme d'un seul livre. *Timeo hominem unius libri*, dit le vieil adage. Le voici. Droit, robuste, l'œil clair et pénétrant, il est prêt à vous donner toutes les explications que vous lui demanderez, à répondre à toutes les objections que vous pourrez lui présenter. Il s'est penché durant vingt ans sur les problèmes que soulèvent ses *Etudes de Psychologie linguistique*. Et tous les ouvrages qu'il nous annonce ne seront que le développement de ce livre, son approfondissement ou l'exposé de ses conséquences.

Mais il faut que l'on se représente combien cet unique livre comporte de connaissances. Le R. P. Marcel Jousse a d'abord étudié fort sérieusement les sciences exactes et les calculs astronomiques. Il a été, durant la guerre, capitaine d'artillerie. Jésuite, l'illustre Compagnie de Jésus n'a cessé de l'encourager dans ses travaux et de lui permettre de les poursuivre, après lui avoir donné la plus solide formation philosophique et religieuse. Quels travaux ? Plus que les mystères du ciel physique, plus que les rencontres certaines des chiffres, le P. Jousse a vu quelle joie il y aurait à élucider le problème de l'homme et de son langage. Littéralement, il y a été dirigé par l'exégèse. La critique des textes sacrés l'a conduit aux laboratoires de psychologie, de phonétique, d'ethnologie expérimentales. Comment ? Pourquoi ? Nous le verrons. Pour rien au monde, le savant religieux ne se payerait de mots. « Nous avons délibérément exclu de notre perspective, écrivait-il en 1925, lorsqu'il publiait son grand ouvrage dans les *Archives de Philosophie*, toute étude ou conclusion métaphysique qui dépasserait le domaine des faits et celui des applications à la psychologie linguistique ». L'auteur a tenu parole. Il a apporté, au milieu de la complexité des faits humains, que pour rien au monde il ne se serait dissimulée, cet esprit de précision et d'exactitude qu'il a reçu de ses premières disciplines. Bien plus, autant qu'il l'a pu — et il l'a pu beaucoup — en leur appliquant le contrôle le plus minutieux, il a voulu s'en tenir aux expériences déjà faites par d'autres, déjà enregistrées, déjà admises par le public compétent. *Les Etudes de Psychologie linguistique* se présentent à nous comme un « enchaînement » de textes de ses prédécesseurs ou de ses contemporains.

Et d'abord, sans aucun doute, il se fonde sur les travaux de ses maîtres du Collège de France. Le volume est dédié à la mémoire du génial abbé Rousselot. Les *Principes de phonétique expérimentale*, les *Modifications phonétiques du langage*, la *Revue des patois gallo-romans* et la *Revue de phonétique* sont largement utilisés. Mais, en même temps, les écrits et les cours du docteur Pierre Janet, de Delacroix, de Georges Dumas, de Meillet, de Brunot et de leurs éminents collègues. A ces vastes enquêtes objectives, le P. Jousse ne laisse pas de joindre l'étude approfondie des travaux de la psychologie subjective, comme ceux de Bergson, et des introspections les plus particulières et les plus individuelles, comme *Mon Univers* d'Helen Keller. Il demande à James Darmesteter ses observations sur les *Chants populaires des Afghans*, à Jean Paulman les siennes sur les *Hain-teny wewines*. Il interroge guénon

sur les doctrines indoues, Mahommed ben Braham sur la métrique arabe, M^{lle} Mulot sur le système éducatif français qu'elle préconise et qui s'apparente à l'enseignement rabbinique des petits juifs de l'Ancienne Palestine. Aucune étude biblique ne lui est étrangère, de Renan à Loisy, de Bacuez à Lagrange, à D'homme et à Condammin... Mais que de noms ne faudrait-il point accumuler encore? De la Chine aux peuples les plus reculés, il a fouillé les traits communs chez les meilleurs spécialistes. Il connaît Claudel, Ramuz ou Delteil, aussi bien que Lamartine, Homère ou Job. En art comme en science je vous certifie que vous ne le prendrez point au dépourvu.

L'homme d'un seul livre, disais-je au début de ces pages. Oui, sans aucun doute. Mais sa force est que l'homme de ce seul livre, où il a condensé toute son expérience et toute sa lecture, je puis presque dire qu'il est en même temps l'homme de tous les livres; tout au moins d'une multitude de livres, et certainement de tous les livres susceptibles de concourir à son livre.

« Nos recherches, dit-il dès la première page, ont porté sur la *Mémoire verbo-motrice rythmique*, sur ce que notre professeur au Collège de France, M. le D^r Pierre Janet appellerait la *Psychologie de la Récitation* ». Une fois de plus, c'est tout à fait exact. Mais, à prendre nettement conscience de cet ensemble de faits, à chercher quelle réception primitive s'est faite dans l'homme, quelle gestulation mimique et rythmique est provoquée en lui par une espèce de *dynamogénie*, nous restons émerveillés de voir se dessiner devant nous l'histoire de l'intelligence humaine et de son langage. La science du geste nous apparaît comme la science de l'homme.

Et c'est ainsi que nous voyons se réaliser pleinement dans l'œuvre du R. P. Jousse, le mot de Laplace que nous avons mis en épigraphe à cette note : « Les découvertes consistent en des rapprochements d'idées susceptibles de se joindre et qui étaient isolées jusqu'alors. »

Frédéric Lefèvre, dans sa remarquable étude sur *Une nouvelle psychologie du langage* qu'a publiée le *Roseau d'Or*, marque fort justement combien « nos catégories grammaticales » gênaient, mutilaient l'étude des phénomènes linguistiques des peuples qui n'avaient point notre style écrit. « C'est contre ces cadres rigides, ajoute-t-il, que la nouvelle psychologie réagit. Au lieu de partir, comme d'une base, des faits gréco-latins, Marcel Jousse a voulu pénétrer jusque dans la jaillissante spontanéité du composé humain ».

Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu, prononçait l'École. C'est ce qu'il reçoit par ses sens qui provoque en l'homme une gestulation réflexe et mimique. Il a vu un oiseau manger un poisson. Il fera spontanément le geste de celui qui vole, le geste de celui qui nage, et le geste de manger :

(Le) volant (mangeant) (le) Nageant.

Geste manuel d'abord. Et plus que cela. Tout en nous est geste : le rire et les larmes, les mouvements des muscles et des nerfs, les déplacements qui se voient et ceux qui ne se voient pas.

« L'homme, dit encore Lefèvre, comme une sorte de microcosme, reçoit et rend dans tout son être les actions innombrables du macrocosme ». Mais enfin, ses gestes mimiques, il les simplifie, pour les répéter à ses semblables et provoquer en eux une représentation analogue. Ces gestes deviennent des signes. Ils deviennent volontaires et sémiologiques. Mais aux gestes de ses mains l'homme a vite fait de joindre des sons. Et, finalement, parce que plus simplifiée, parce que plus rapide, parce que plus souple, parce que plus facile, c'est « la gestulation sémiologique laryngo-buccale » qui l'emporte, au milieu de « l'innombrable et protéenne chorégraphie motrice », pour employer les expressions du P. Jousse lui-même.

Et c'est ici que l'attention de l'auteur se concentre. Avant d'arriver au langage écrit, l'homme use de toutes les ressources

rythmiques, parallèles, de ses mouvements, de ses gestes, pour retenir et reproduire impeccablement le langage parlé. Le style oral est une « presse vivante » où les peuples inscrivent leur science, leur histoire, leur philosophie, leur religion. Ainsi, des *schémas rythmiques*, des *récitatifs*, des *récitations entières* — telle l'*Iliade* même qui n'appartient point originairement au style écrit mais est faite pour passer de bouche en bouche — des *récitations entières* ont pu être retenues intégralement de générations en générations par simple transmission orale. Nous arrivons à la certitude d'avoir, au moment de la mise en écrit, les paroles mêmes ainsi conservées. Marcel Jousse rejoint ici le point de départ exégétique de ses études et leur sommet. Les Évangiles, sous leur enveloppe grecque, nous gardent jusqu'à la voix araméenne et à l'accent du Christ et de la Vierge...

Le trop rapide aperçu des travaux du R. P. Marcel Jousse ne prétend pas épuiser les richesses de son volume. Je pense qu'à suivre ces lignes très générales, on sentira, cependant, combien la philosophie, l'histoire, la littérature, la religion même se trouvent intéressées à ces travaux de pure science positive.

J'ai voulu montrer simplement combien une étude sur la *Mémoire et le Geste* n'en était qu'une application particulière.

Je me propose en une étude ultérieure d'en dessiner le sommet en montrant comme se lève et s'impose, selon les recherches bibliques de l'auteur, le *Divin Compositeur oral*.

La mémoire et le geste.

Entre tous les problèmes de la psychologie, notre époque semble bien s'être attachée particulièrement à deux questions qui, d'ailleurs, sont corollaires : celle du temps, celle de la mémoire.

Dès *L'essai sur les données immédiates de la conscience*, Henri Bergson se trouvait en présence de ce double objet. *Matière et mémoire*, *L'évolution créatrice*, *L'énergie spirituelle*, *Durée et simultanéité*, toute l'œuvre bergsonnienne s'est référée constamment à ces prémices. Il serait aisé de montrer que, chez la plupart des grands écrivains contemporains, une préoccupation analogue du souvenir et de la durée tient une place importante. Je nommerais d'abord, parce qu'il participe tout à la fois de la philosophie et de la poésie, ce très beau livre, dense et profond, qu'est *l'Art poétique*, de Paul Claudel. Il faudrait citer encore, sur le même plan, les trois volumes philosophiques de Léon Daudet, *l'Hérodo*, *le Monde des images*, *le Rêve éveillé*, auxquels il faudrait joindre maintes pages d'*Études et Milieux littéraires*. Mais dans toute l'œuvre de Loti, mais dans une grande partie de l'œuvre de Barrès, ne retrouverait-on pas, exprimés ou latents, de pareils soucis? Et qu'on lise *En Dieu* de Francis Jammes ou *Aurore* de Paul Valéry...

Nulle part, cependant, la domination de la mémoire ne se fait jour comme dans les romans de Marcel Proust. M. Benjamin Crémieux a fort bien noté qu'elle est « le fondement, le sujet et le centre » de toute l'œuvre proustienne, « mémoire romantique, mémoire sensuelle, sentimentale, mémoire intellectuelle, tout cela composant un total, visant à recomposer un total, le réel » (1).

Or, qu'une telle œuvre, fondée, comme d'ailleurs toutes les œuvres déjà citées, sur l'introspection personnelle, sur la psychologie subjective, concorde pleinement avec des études de psychologie objective, d'examen expérimental, phonétique, linguistique, ethnique, avec des études qui sont véritablement la somme de toutes les connaissances positives que nous pouvons acquérir sur les procédés apparents du souvenir; qu'une telle œuvre littéraire soit, jusque dans ses moindres nuances, comme un exemple frappant de la thèse fondamentale de ces études; que la mémoire nous apparaisse ici et là comme la *revivification spontanée des gestes*

(1) Hommage à Marcel Proust, *Nouvelle revue française* du 1^{er} janvier 1923, pp. 188, 192.

passés, spontanée d'abord, volontaire ensuite, mais d'autant plus vivante qu'elle sera plus spontanée, voilà, je crois, un exemple assez attachant des relations de l'art et de la science à un même moment.

* * *

Les travaux psychologiques du R. P. Jousse, entrepris il y a vingt ans, dans le champ bien déterminé de l'ethnographie, de la linguistique et de la phonétique expérimentale, et tout particulièrement attachés à l'étude du style oral, ont vite rencontré le problème de la mémoire.

« Le problème de la Mémoire, dit-il, est, dans l'univers intellectuel un peu comparable au problème de la gravitation dans l'univers physique : la solution d'une infinité de problèmes secondaires, mais très graves, dépend de notre conception plus ou moins exacte de cette loi primordiale » (1).

L'importance du problème de la mémoire, le P. Jousse nous l'a montrée en deux textes que nous ne pouvons que reproduire à sa suite. L'un est emprunté à la *Revue de Métaphysique*, 1899 : « La mémoire, écrivait M. Charlier, n'est pas dans notre vie pensante quelque chose d'accidentel, mais bien une condition nécessaire de notre pensée à tous ses degrés; car si ce qui est connu à un moment ne l'était plus qu'un moment où nous connaissons autre chose, tous les moments de notre vie en seraient à la fois le commencement et la fin; elle ne consisterait même pas en des fragments de rêves, mais en une suite d'existences séparées dont chacune aurait une donnée infiniment petite. » L'autre texte est de M. Dalbet, dans la *Science et la réalité* : « Sans la mémoire, il n'y aurait non seulement aucune science, mais aucune pensée, aucune expérience. Un animal complètement dénué de mémoire ne pourrait même pas vivre. La mémoire n'est pas l'intelligence, mais elle en est la condition. Il n'y a pas d'intelligence sans mémoire. » (2)

On ne saurait mieux montrer, je pense, la nécessité de la mémoire pour des êtres muables mais continus qui se développent dans le temps. Mais qu'est-ce donc que cette mémoire? Ce réceptacle de toutes les réalités, ne serait-il qu'une faculté abstraite? Comment retrouvons-nous en nous les « images » des choses passées? Et ce mot d'« images », lui-même, n'est-il pas un pipeur de dés qui nous accommode et nous empêche de rechercher plus loin la réalité profonde qu'il recouvre?

Le P. Jousse n'hésite pas à répudier « toute l'inutile construction de l'Imagerie » (3). Les *Etudes de Psychologie linguistique* nous conduisent, toutes, à prendre la conscience la plus profonde et la plus précise de l'unité du composé humain. Elles pourraient porter en épigraphe le mot fameux de saint Thomas d'Aquin : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*.

Ribot dit que les mouvements « forment la trame sur laquelle la conscience dessine ses broderies ». Marcel Jousse ajoute : « Sur laquelle (et avec laquelle) la conscience dessine ses broderies. » Il fait sien et il complète ce mot de Bergson, dans *l'Energie spirituelle* : « Les actes (les gestes d'un être) vivant, une fois accomplis tendent à s'imiter eux-mêmes et à se recommencer automatiquement. » Il fait sien et il complète ce mot de Pierre Janet, dans *le Traité de Psychologie*, de Georges Dumas : « Les souvenirs ne sont que des (reviviscences gestuelles, des récitations plus ou moins incomplètes de réceptions passées) que nous nous faisons à nous-mêmes. » Tous nos gestes, tous nos mouvements, tous les réflexes de nos réceptions, intérieurs ou extérieurs, visibles à l'œil nu ou microscopiques, toutes nos gesticulations poussées, toutes nos gesti-

culations esquissées, comme de véritables « enchaînements » qui se composent et s'entrecroisent, au moindre appel d'une réception analogue ou d'un geste pareil, peuvent donc se rejouer en nous. Et je ne me tiens pas, à la suite du P. Jousse, de donner encore à mes lecteurs un grand texte de Pierre Janet, qui rejoint, d'ailleurs, — comme le savant professeur du Collège de France l'avouait lui-même — la philosophie thomiste et aristotélicienne, la *philosophia perennis* qui considère l'homme vivant, l'homme agissant, le corps animé, comme un seul être où tout concourt. Et de même donc, Janet : « Ce que nous appelons la pensée, les phénomènes psychologiques, n'est la fonction d'aucun organe particulier : ce n'est pas plus la fonction du bout des doigts que ce n'est la fonction d'une partie du cerveau. Le cerveau n'est qu'un ensemble de commutateurs, un ensemble d'appareils qui changent les muscles qui sont excités. Ce que nous appelons idée, ce que nous appelons phénomènes de psychologie, c'est une conduite d'ensemble, tout l'individu pris dans son ensemble. Nous pensons avec nos mains aussi bien qu'avec notre cerveau, nous pensons avec notre estomac nous pensons avec tout : il ne faut pas séparer l'un de l'autre. La psychologie, c'est la science de l'homme tout entier... » (1) Encore une fois, cette doctrine si hardie qu'elle pourrait paraître matérialiste ne fait au contraire que confirmer la doctrine réaliste de l'Ange de l'Ecole, cet enseignement primordial de l'acte et de la puissance, de la forme et de la matière : l'âme, forme du corps. Paul Claudel l'a dit magnifiquement : la cervelle « ne saurait être le support de l'intelligence ou de l'âme. On ne saurait faire à aucune partie de notre corps, image vivante et active de tout Dieu, ce déshonneur. L'âme humaine est cela par quoi le corps humain est ce qu'il est, son acte, sa semence continuellement opérante, et, selon que prononce l'Ecole, sa forme. » (2) A cette forte doctrine, saint Thomas d'Aquin ajoute ce corollaire que l'âme n'est individualisée que par la matière qu'elle anime. On retrouverait cette même leçon dans la Méditation et le Sermon sur la mort où Bossuet a représenté, avec un sublime lyrisme, les âmes séparées, dans l'attente certaine de la résurrection des corps. Synthèse vivante, composé humain, les données de la psychologie expérimentale et objective la plus rigoureuse ne font qu'appuyer, loin d'y contredire, la Métaphysique traditionnelle et le dogme chrétien.

Pour le P. Jousse, tout entier acquis et ouvert aux plus sévères disciplines scientifiques, nous sommes donc essentiellement théâtre et acteur de « cette innombrable et protéenne chorégraphie motrice, plus ou moins consciente et affective, qui, conjointement avec les subtiles danses réviscentes oculaires, auriculaires, manuelles, etc., constitue le substratum de la vie psycho-physiologique et psychologique du composé humain. » (3) Il ne pense pas que nous puissions dire d'aucune gesticulation passée qu'elle ait complètement disparu de la conscience.

* * *

Tous ceux qui ont suivi Proust, à la recherche du temps perdu (4), ne pourront qu'admirer combien chez lui, tout se rattache à cette même chorégraphie motrice et combien c'est, très souvent, au moment qu'il s'y attend le moins que, sous l'effet d'une réception analogue, se déclenche en lui toute une révivification spontanée des gestes passés.

Le P. Jousse lui-même ne laisse pas de montrer combien la revivification volontaire et sémiologique, dans la mesure où elle devient volontaire et sémiologique, signe conventionnel d'une

(1) Cf., JOUSSE, *op. cit.*, pp. 23-31.

(2) *Art poétique*, p. 91.

(3) JOUSSE, *op. cit.*, p. 221.

(4) Nous rappelons que, du point de vue moral, les plus expresses réserves s'imposent sur l'œuvre proustienne.

(1) *Etudes de psychologie linguistique*, p. 231.

(2) *Op. cit.*, p. 158.

(3) *Op. cit.*, p. 23.

chose passée, bien qu'elle ait à son origine des gestes réflexes et mimiques, s'appauvrit de substance et s'éloigne du réel. Et Marcel Proust disait à M. Elie-Joseph Bois, à la veille de l'apparition de *Du côté de chez Swan* : « Pour moi, la mémoire volontaire, qui est surtout une mémoire de l'intelligence et des yeux, ne nous donne du passé que des faces sans vérité; mais qu'une odeur, une saveur retrouvées, dans des circonstances toutes différentes, réveille en nous, malgré nous, le passé, nous sentons combien ce passé était différent de ce que nous croyions nous rappeler... Voyez-vous, ce n'est guère qu'aux souvenirs involontaires que l'artiste devrait demander la matière première de son œuvre. D'abord, précisément parce qu'ils sont involontaires, qu'ils se forment d'eux-mêmes attirés par la ressemblance d'une minute identique, ils ont seuls une griffe d'authenticité... » (1).

Tout *Combray* ne sort-il point de cette tasse de thé que Marcel porte à ses lèvres et où il trouve, en avalant une gorgée, un morceau de madeleine trempée? Réception, impression, série de gestes en tous points analogues à ce qu'il éprouvait ou qu'il faisait, durant sa petite enfance, dans la chambre de sa tante Léonie...

Dans *Le côté de Guermantes*; il suffit au héros de se pencher, un soir, de faire un mouvement qui lui cause une douleur pareille à celles que soignait et qu'apaisait sa grand-mère, pour qu'il la retrouve aussitôt auprès de lui, avec une affection, une tendresse et un regret dont il ne se croyait pas capable... Et encore, « entre la couleur grise et douce d'une campagne matinale et le goût d'une tasse de chocolat », les mêmes gestes de ses yeux qui s'accommodent à cette couleur, de ses lèvres et de sa bouche qui se plient à cette saveur, lui ressuscitent avec intensité des « Matin à Doncières », où il déjeunait ainsi dans la brune.

Mais il y a plus. « Depuis le matin, écrit Proust, on avait allumé le nouveau calorifère à eau. Son bruit désagréable qui poussait de temps à autre une sorte de hoquet n'avait aucun rapport avec mes souvenirs de Doncières. Mais sa rencontre prolongée avec eux, en moi, cet après-midi, allait lui faire contracter avec eux une affinité telle que chaque fois que (un peu) déshabitué de lui j'entendais de nouveau le chauffage central, il me les rappellerait » (2). Nous voici bien dans la rencontre imprévue de deux figures de l'innombrable et protéenne chorégraphie motrice! Pour le P. Jousse la revivification des gestes passés n'est point exclusivement et surtout reproductrice. « Elle est essentiellement créatrice », affirme Dugas. Et le P. Jousse corrige : « ... ou mieux électivement abrégiate et combinatrice » (3). Ainsi, Proust a raison d'y voir le grand réservoir de l'art et de nous dire que les souvenirs involontaires « nous rapportent les choses dans un exact dosage de mémoire et d'oubli ».

C'est tout *A la recherche du temps perdu* que l'on pourrait citer en illustration des *Etudes de Psychologie linguistique*, pour le domaine de la mémoire. Et notamment toute la série des réveils ou des sommeils du héros : « Mon corps cherchait, d'après la forme de sa fatigue, à repérer la position de ses membres. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi... »

* * *

Cependant, nous savons bien où veut en venir le P. Jousse. Toute son étude, si pleine et si fouillée, sans cesse reprise et nuancée, de la « revivification gestuelle » n'est faite, cependant qu'en fonction du style oral. C'est là, et ce n'est que là, le point central de ses *Etudes*. Dans le laboratoire expérimental de l'abbé Rousselot ou

(1) *Le Temps*, 12 novembre 1913, cité par M. Robert DREYFUS, « Souvenir sur Marcel Proust », pp. 289-291.

(2) *Le côté de Guermantes*, II, p. 37.

(3) JOUSSE, *op. cit.*, p. 27.

dans l'immense laboratoire ethnique, ce qu'il veut connaître, c'est la production et la reproduction de ces gestes particuliers que sont les « gestes laryngo-buccaux », le langage parlé. Or, M. Benjamin Crémieux écrivait déjà, le 1^{er} janvier 1923 : « Si l'on veut rechercher dans l'art de Proust des traces directes de la domination de la mémoire, on en trouvera en grand nombre. La plus typique est sans doute la forme du dialogue, toujours phonographique, reproduisant les tics de parole, les argots, les fautes de français de chacun des personnages (1). La duchesse de Guermantes, Charlus, les Verduvin, Swan, Albertine, Françoise, tous, en effet, nous les entendons. Et cela me paraît étrangement rejoindre les pénétrantes remarques du P. Jousse sur la mémoire, extraordinaire pour nous, des milieux de style oral. Il suffit que, dans nos civilisations de style écrit, un artiste extrêmement « auditif » comme Marcel Proust entreprenne de remonter à la recherche du temps perdu, pour que ses plus sûrs repères de découvertes soient les sons qu'il a entendus.

Dans les peuples, où, dès l'enfance, l'enseignement se fait sans livres, où il n'est pas d'autre presse que la transmission de bouche à bouche des doctrines religieuses, philosophiques, scientifiques, historiques, il ne doit plus nous étonner que les récits d'Homère ou de Moïse se soient transmis impeccablement durant des générations et des générations et que les apôtres et les disciples aient retenu d'une manière parfaite le Sermon sur la montagne ou le Discours après la Cène, toutes les paroles sacrées du Divin Compositeur Oral et de la Vierge Marie.

J'indique à peine la courbe de l'enseignement linguistique du P. Jousse. Il faudrait développer toutes les lois du rythme verbal, notamment cette loi fondamentale du parallélisme qui se trouve à l'origine des gestes manuels aussi bien que des schémas rythmiques des « verbo-moteurs »; étudier comment ces propositions parallèles s'insèrent dans le récitatif, et le récitatif dans la récitation entière... Mais là comme ailleurs, la mémoire nous apparaît comme la revivification des gestes passés et tout le « composé humain » concourt à conserver, à maintenir, à reproduire, ce qu'il a reçu, ce qu'il a fait sien...

Jean SOULAIROL.

(1) CRÉMIEUX, *op. cit.*, p. 193.

Catholiques belges

Soutenez notre effort

d'Apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique
des idées et des faits

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le Cardinal Mercier (1851-1926)

*A la sainte et glorieuse mémoire
de Son Eminence Révérendissime
Désiré-Joseph, Cardinal Mercier
du titre de Saint-Pierre-es-liens
Archevêque de Malines — Primat de Belgique.*

Telle est l'épigraphie dédicatoire qui se lit au frontispice du splendide volume *Le Cardinal Mercier*, dont nous avons la joie d'annoncer l'apparition à nos lecteurs. Il sortira de presse le 25 de ce mois, le premier exemplaire en sera présenté à Sa Majesté, dès le lendemain, et Elle a daigné ouvrir, le surlendemain, au Musée du Livre, l'exposition de tous les éléments constitutifs de l'œuvre.

Après un examen consciencieux de l'ensemble, il m'est infiniment agréable de constater ici que, si longue fût-elle, l'attente du public ne sera pas trompée ni son espoir déçu : il estimera, sans nul doute, que les délais prolongés trouvent leur entière justification dans la richesse extraordinaire du contenu et dans la réussite de l'exécution. J'entends livrer ici mon avis sans phrase, en pleine indépendance, sans aucun souci de publicité, avec le plus complet désintéressement. Je ne crie pas au chef-d'œuvre, au *nec plus ultra* de la composition et de l'illustration, quoique les beautés y abondent, mais c'est prodigieusement intéressant, d'un bout à l'autre, jamais l'intérêt ne languit, chaque page pique la curiosité, le lecteur va de découverte en découverte, à mesure que cette personnalité presque surhumaine du Cardinal se déploie et que se développe son étonnante carrière. Ce livre n'est pas son histoire, pas même sa biographie, au sens ordinaire du mot, mais quel miroir où la grande figure se reflète ! mais quelle résurrection d'une existence qui en valait plusieurs ! quelle vision aiguë du passé ! Depuis sa naissance au Castelier, le 22 novembre 1851, jusqu'à sa mort, le 23 janvier 1926, à travers toutes les péripéties de sa délicieuse enfance sous l'aile maternelle, de sa pure et studieuse jeunesse, de son radieux sacerdoce, à travers toutes les vicissitudes de sa mission de professeur, de directeur d'âmes, de rénovateur du thomisme, d'éducateur, d'évêque, de primat protecteur de la patrie, c'est Mercier tout entier qui revit dans ce livre d'art, par le texte, par un harmonieux ensemble de textes, par l'image surtout, par l'illustration la plus variée, la plus inédite, la plus inattendue, certainement la plus pittoresque et la plus complète que l'on pût espérer.

L'enfant, l'adolescent, le jeune homme, le maître, le prêtre, le Pontife sont saisis sur le vif dans une multitude d'attitudes qui trahissent Mercier dans sa belle simplicité, dans sa limpidité d'âme, dans sa haute spiritualité, dans son essor d'aigle, dans sa charité foncière, dans sa grandeur, aussi, et dans sa majesté. On ne se lasse pas de feuilleter pour surprendre un geste nouveau, plus révélateur encore que le précédent et l'on s'attache à lui, on le suit dès ses premiers pas dans la vie avec un intérêt passionné, on jouit, on prie, on lutte, on triomphe avec lui.

Parmi le millier de vues photographiques, reproduites en photographures d'une parfaite netteté, il y a tant d'évocations, pieuses ou plaisantes, émouvantes ou joyeuses, solennelles ou familières, il y a tant de scènes qui se sont déroulées sur tous les points du pays, en France, en Italie, en Amérique, il y a un tel ruissellement d'images, une telle cascade de souvenirs, qu'on reste émerveillé et presque stupéfait à la pensée de la patience déployée à une telle recherche !

Par des légendes explicatives, parfois très développées, d'ingénieuses citations, toute cette documentation parle à l'esprit et ne lui laisse rien ignorer d'important.

Le kodack est terriblement indiscret, il a trahi plus d'un grand personnage qu'il a surpris dans le déshabillé, dans une allure désinvolte et relâchée qui n'ajoutait rien, ma foi, à leur grandeur. Le Cardinal fut la proie des photographes, il a été fusillé au magné-

sium un nombre de fois incalculable, mais les instantanés mêmes qui ne le flattent pas restent des documents psychologiques précieux pour l'analyste.

Que de lecteurs auront plaisir à se retrouver eux-mêmes dans ces innombrables reproductions ou à y saluer des figures amies !

Evidemment, l'élément artistique n'est pas là, encore bien que certains hors-textes, la collection de l'abbé Van der Plancken, Ordinations et bénédiction des Saintes Huiles, ou celle du R. P. Cyrille Korolewsky, planches documentaires sur les rites orientaux, mais par-dessus tout le masque moulé après la mort, laissent approcher la photographie de l'art le plus exquis ou le plus saisissant. Mais quel charme esthétique se dégage de l'illustration de M. K. Verhoeft, fleurie d'en-têtes, lettrines, culs-de-lampe et qui se joue gracieusement dans des symboles ou emblèmes ingénieusement expressifs, et toujours adéquats au sujet. C'est dire assez qu'on ne reverra plus de lourds contre-sens telle, par exemple, en tête d'une étude sur l'épiscopat du Cardinal, l'image d'un paon faisant la roue avec son immense queue ocellée !

L'album d'art est encore enrichi par une série de planches en couleur qui font défiler dans d'habiles reproductions les spécimens les plus célèbres de l'iconographie du Cardinal Mercier : portraits à l'huile, pastel, sanguine, vitrail, eaux-fortes, dues au talent des peintres ou aquafortistes : Janssens, Crespin, Gaillard, Richir, Cambier, Van der Oever, Ch. Besnard, R. Godard, M. Piron, Ch. Mercier.

Sous la noble reliure grenat qui présente une admirable effigie du Pontife mitré, respirant intelligence profonde et bonté paternelle, se détachant sur le médaillon central au fond d'or, ce livre luxueusement imprimé en caractères elzéviens sur papier « Feather-Weight » pour le texte et « art » pour les clichés, constitue assurément, avec ses six cents pages d'un fort in-quarto, une œuvre d'art typographique, digne hommage rendu à la mémoire la plus retentissante, peut-être, de notre temps. Elle fait honneur, sans contredit, à la maison Louis Desmet-Verteneuil et je l'écris, comme je le pense, sans en avoir reçu mandat de personne.

Raconté par l'image, par cette multitude de clichés dont les légendes fourmillent de détails curieux ou savoureux, le Cardinal est commémoré par la plume d'une pléiade d'écrivains et glorifié par cent cinquante autographes émanant des personnalités les plus autorisées, voire les plus illustres.

On a justement pensé que l'heure de la grande histoire n'avait pas sonné encore. Il est des sommets qui ne se dressent dans toute leur altitude qu'à la faveur d'un certain recul. Il y a des luttes d'idées qui ne se rétractent avec une complète impartialité qu'après l'apaisement des passions et quand les fumées du champ de bataille sont entièrement dissipées, il est des événements que l'on ne peut équitablement apprécier qu'après en avoir vu sortir les conséquences qu'ils renfermaient en germes. Les petites biographies qui ont paru au lendemain de la mort, sans être dépourvues de mérite, sont une réponse hâtive et nécessairement superficielle à la curiosité du public. Mais il a paru du plus haut intérêt de poser les jalons de la grande histoire par le rassemblement de matériaux de prix, de souvenirs qui risqueraient de se perdre, par l'évocation grandiose des jugements des contemporains de marque, de tous pays et de toutes opinions. Le jour viendra où de ces préparations infiniment précieuses, un historien fera jaillir l'œuvre définitive à laquelle la postérité a droit.

C'est entre une trentaine environ de collaborateurs, qualifiés à divers titres, que M. Passelecq, secrétaire général de l'entreprise, sous la présidence de comte Carton de Wiart, a distribué cette matière vaste et complexe. De là une trentaine de monographies réparties en six chapitres qui embrassent tout le sujet, la carrière du Cardinal et son rayonnement : Jusqu'à l'Appel de Dieu, 1851 à 1882 ;

l'Appel de Léon XIII et de Pie X, 1882 à 1914; le temps de la guerre, 1914 à 1918; l'après-guerre, 1919 à 1926; les derniers jours et quelques souvenirs; le Cardinal et l'étranger.

Je n'hésite pas à dire que ces 220 pages sont les plus belles et les plus documentées qui aient été écrites sur le Cardinal Mercier. Elles s'ouvrent par la Lettre liminaire du Cardinal Van Roey, qui est une magistrale synthèse et l'Avant-propos du comte Carton de Wiart, qui est d'une sobre et mâle éloquence. Il y a dans la suite des trésors d'érudition, des précisions historiques de la plus haute valeur, des souvenirs intimes de famille, des récits de témoins et d'acteurs dans de grands événements, de fines analyses psychologiques, des études fouillées, des portraits littéraires et des tableaux pleins de vie, des jugements de maîtres sagaces : bref, les éléments principaux d'une biographie que l'histoire recueillera un jour pour élever un monument impérissable.

Sans vouloir tout passer en revue et pour me borner à signaler l'essentiel, je citerai les chapitres délicieux sur l'enfance de Désiré Mercier et sa famille par Charles Mercier, les impressions et souvenirs du chanoine Paul Vrancken, une véritable perle, le récit dramatique de la fondation de l'Institut supérieur par Maurice Defourmy, le tableau charmant du Séminaire Léon XIII, par le chanoine Simons, l'étude profonde du savant et du philosophe par Maurice De Wulf, les portraits artistement brossés du professeur par Fernand Passelecq, de l'éducateur par le R. P. Charles, de l'apôtre social par le R. P. Rutten, du grand citoyen par le regretté Jules van den Heuvel, de l'archevêque par le chanoine Caeymaex, et, s'il m'est permis de l'ajouter, en ne réclamant d'autre mérite que celui d'une fidélité consciencieuse, de l'ascète et directeur d'âmes, par le signataire de cet article.

Tous les aspects de cette haute physionomie ont été successivement mis en lumière avec l'unique et probe souci d'être véridique.

Qui pouvait mieux, avec plus de talent et d'autorité, dépeindre le Cardinal de la guerre que Michel Levie, Georges Goyau et Fernand Mayence? Qui pouvait se réclamer d'une plus haute compétence, pour célébrer la gloire mondiale du grand évêque que le chanoine Dessain, pour donner une juste idée des Conversations de Malines que le tant regretté M. Portal, pour redire et exalter les initiatives du Cardinal Mercier dans l'œuvre de la rémission des Eglises orientales que dom Lambert Beauduin et le R. P. Cyrille Korolewsky, qui enfin pouvait juger de plus haut la collaboration de notre illustre Primat dans la pacification du monde par la restauration de l'esprit chrétien que le comte Gonzague de Reynolds?

Après cela, le lecteur sera charmé de trouver sous la plume d'Henri Davignon, qui sait ciseler un bijou littéraire et excelle en même temps à faire vibrer l'émotion, le récit des derniers jours, le Saint devant la souffrance et la mort.

C'eût été mutiler le sujet et ne pas faire apparaître dans toute sa grandeur celui par qui la Belgique fut rehaussée dans le monde, si la parole n'avait été donnée à des étrangers capables de témoigner de cette universelle répercussion du nom de Mercier. Vaste concert de louanges où s'unissent leurs voix : la Rome des Papes par l'organe de deux Nonces, la France, l'Empire britannique, les États-Unis, l'Italie, l'Espagne, le Grand-Duché, par l'intermédiaire de Mgr Baudrillard, Chesterton, Mrs Charlotte Kellogg, dom Ernesto Vercesi, Mgr Zaraguela, Mgr Nomesch. Le voyage triomphal de 1914 en Amérique est narré par M. De Wulf.

Puis, c'est tout un aréopage mondial, composé des principales illustrations contemporaines, cent cinquante : chefs d'État, notre Souverain en tête, hommes de gouvernement, chefs d'armées, grands ministres, ambassadeurs, hommes d'Eglise, cardinaux, évêques, littérateurs, savants, artistes, représentants de l'enseignement supérieur et des académies : tous ont voulu apporter, chacun dans sa langue, avec son accent propre, leur tribut d'admiration. Il serait difficile de croiser, de réunir une aussi imposante collection d'autographes, expression authentique d'une élite de l'humanité, preuve palpable de la prodigieuse renommée d'un enfant de la patrie belge.

Il y aurait à relever dans ce volume qui est une somme inépuisable beaucoup d'autres pièces importantes, les notes iconographiques notamment, qui font la critique des œuvres d'art reproduites, la savante bibliographie à laquelle ont collaboré M. Balteaux, bibliothécaire des Affaires étrangères; Mgr Peltzer, scripteur de la Vaticane; l'abbé J. Mercier.

Mais je renvoie, avec confiance, le lecteur au volume, persuadé qu'il sera émerveillé de l'opulence de son contenu et qu'il y fera des trouvailles.

C'est une vaste mosaïque artistique et littéraire qui offre dans sa variété un intérêt renaissant à chaque page. C'est, en attendant la *Grande vie*, le plus bel hommage, le plus éloquent et le plus savant, qui ait été rendu au Cardinal Mercier. C'est la fidèle image d'une destinée exceptionnelle, d'une personnalité tout à fait supérieure. Personne ne la contempera sans y trouver un ennoblement de sa pensée, un enrichissement de sa vie spirituelle, de fécondes inspirations. On se sentira invité par cette douce et grande figure à la suivre dans son ascension continue et la sympathie pour le héros engendrera dans les cœurs la noble passion de la vertu.

J. SCHYRGENS

FRANCE

A propos de Glozel.

D'un captivant article de M. R. de la Sizeranne dans le dernier numéro de la Revue des Deux-Mondes et intitulé les Faux en art, nous extrayons ces lignes :

En 1866, les amateurs et les lettrés qui se pressaient dans les salons de M. de Nieuwerkerke admiraient, entre autres pièces rares de sa collection, un buste de terre cuite qu'il venait d'acquérir à la vente Nolivos pour 13,600 francs, somme considérable à cette époque, après des enchères fiévreuses qui avaient fort ému le monde des arts. C'était le portrait de Girolamo Benivieni, l'humaniste florentin, frère du défenseur de Savonarole et ami de Pic de la Mirandole, né au XV^e siècle, mort au XVI^e. Son nom était inscrit dans la terre même et d'ailleurs on retrouvait dans la figure quelque ressemblance avec un portrait de lui au crayon par lequel un qui l'avait bien connu : Lorenzo di Credi. Quant à l'artiste, on ne savait que dire : Lorenzo di Credi lui-même peut-être, car il avait dû faire de la sculpture, ou l'un des élèves de Verrocchio qu'il aurait inspiré, ou Benedetto da Majano?... En tout cas, un maître de la plus belle époque : la fin du XV^e siècle ou le premier tiers du XVI^e. L'œuvre criait d'elle-même son origine et était un chef-d'œuvre. Tous les grands amateurs et collectionneurs de cette époque faisaient chorus : le baron Triqueti, qui avait poussé aux enchères le *Benivieni* pour le compte d'un prince en exil, Eugène Piot, His de la Salle, Timbal, Davillier, Carrand, ces derniers spécialisés dans l'art florentin, d'autres encore... L'enthousiasme était tel qu'on en vint à regretter que ce trésor demeurât la propriété personnelle du directeur général et surintendant des Beaux-Arts de la maison de l'Empereur, quelles que fussent l'aménité de son accueil et l'hospitalité de sa collection. M. de Nieuwerkerke comprit à demi-mot : au prix coûtant, ce que n'avait fait aucun des précédents propriétaires du buste, il le céda au Louvre où le monde entier vint admirer la facture inimitable du *quattrocento* et se pénétrer de l'expression d'un poète florentin à l'âge d'or de la Renaissance.

« On sent, disait un critique, que le personnage a vieilli dans l'étude et dans la douce confiance de la Muse; il penche la tête comme pour écouter l'écho d'une chanson intérieure. Toute la finesse italienne respire dans sa physionomie expressive, la bonhomie se mêle sur ses traits à la plus subtile expérience... Tout, dans ce buste, porte le sceau d'une personnalité frappante. Nous n'avons pas connu Benivieni : nous jurons qu'il est ressemblant. »

Où ne se trompait pas. Ce buste était ressemblant, et l'on pouvait en juger sans avoir connu le modèle, car il offrait au plus haut degré de ces traits de « dissemblance » d'avec l'Espèce qui décèlent l'individu. Seulement, ce n'est pas à Benivieni qu'il ressemblait, mais à un vieil ouvrier de la manufacture de tabacs, à Florence, un certain Giuseppe Bonaiuti, surnommé par ses camarades *Il Priore*. Et ce n'était point un élève de Verrocchio, conseillé par Lorenzo di Credi, qui l'avait fait, mais un statuaire bien vivant, Giovanni Bastianini, de Fiesole, très connu de ses compatriotes, auteur de fort beaux bustes en marbre, de cheminées à la manière du XV^e siècle en brocaille d'Espagne et de terres cuites évidemment inspirées du *quattrocento*. Il travaillait à Florence. Un antiquaire, nommé Frappa, l'aidait de ses subsides et de ses conseils. Il lui avait pris la fantaisie de faire un buste de Benivieni, l'auteur des pieux cantiques chantés par les enfants iconoclastes aux beaux jours de Savonarole. Pour cela, il ne s'était pas mis en grands frais de sources iconographiques. Tout au plus avait-il vu le dessin de Lorenzo di Credi. Il avait pris tout bonne-

ment un passant dont la tête lui revenait et qui sans doute reflétait quelque chose de fin et de supérieur à sa condition, puisque ses camarades l'avaient surnommé *Il Priore*.

En cela, l'artiste ne faisait que suivre la tradition des maîtres. Entrons au Louvre, dans l'ancienne salle des Primitifs, et regardons les portraits de Virgile, de Ptolémée, de saint Thomas d'Aquin ou de saint Augustin attribués à Juste de Gand : ils ont été imaginés d'après des contemporains de l'artiste, comme le *Benivieni*. Et pourquoi pas? Quand nous longeons les bords de l'Arno en sortant de l'église du *Carmine*, après une heure passée en compagnie des Florentins visibles dans les fresques de Masaccio, ou quand nous cheminons dans Bruges en quittant le petit musée de l'hôpital Saint-Jean, nous croisons à chaque pas les modèles des portraits anciens que nous venons d'interroger. Ce bourgeois est un donateur, cette béguine est une bourgeoise de Memling, ce sacristain est un saint Joseph ou un saint Jean. En si peu de temps, — quatre ou cinq siècles, — la race a si peu changé, les données physiologiques sont si semblables! Quiconque en exprimera la vie aura chance de reproduire un être vivant au XV^e siècle. Ainsi fit Giovanni Bastianini.

Sa récompense dut être surtout la joie de la réalisation esthétique, car le profit matériel fut mince, 350 livres, tel est le prix que la lui paya son Médecin ordinaire, le signor Frappa. C'était vers la fin de l'année 1863 et, même pour cette époque, la somme pouvait sembler misérable. Mais savait-on quand l'acheteur pourrait jamais en tirer parti? La fortune sourit pourtant assez vite à cet antiquaire. En novembre 1864, passait à Florence un connaisseur et agent des grands collectionneurs de Paris, en train de chiner par toute l'Italie, M. de Nolivos. Il vit Frappa, il vit chez lui le *Benivieni*. Ni l'un ni l'autre ne s'expliquèrent très clairement sur ce qu'ils y voyaient. Frappa n'assura nullement que ce fût une œuvre ancienne, Nolivos ne parut pas s'en apercevoir. Il en offrit seulement 700 francs, l'antiquaire le céda pour ce prix; mais, pensant bien que son acquéreur en tirerait un meilleur parti, il stipula une prime sur les majorations à venir. Et de ce double silence naquit une présomption d'authenticité.

Ce ne fut plus une présomption, mais une déclaration officielle qui salua le buste à Paris, en 1865, lors de l'Exposition rétrospective organisée par l'Union centrale des Arts appliqués à l'industrie, où il fut exposé. Et lorsque, par M. de Nieuwerkerke, il fut entré au Louvre, la consécration réunit si bien l'unanimité des suffrages, que si l'auteur ou son modèle était mort à ce moment, et si nul n'avait voulu après lui ou pu administrer la preuve du faux, le buste de Benivieni continuerait à être exposé dans nos salles de la sculpture italienne de la Renaissance et donné, encore aujourd'hui, par les professeurs d'Histoire de l'Art comme un des prototypes du faire inimitable et du sentiment disparu chez les successeurs de Verrocchio.

On le vit bien quand vint, de Florence, le bruit que le buste était faux. Devant le triomphe de leur œuvre au Louvre, suivi d'ailleurs de plusieurs autres dans divers grands musées d'Europe, les Florentins n'avaient pu rester plus longtemps *acqua in bocca*. Le secret avait filtré, se répandait peu à peu, submergeait le monde des critiques. C'est alors que commença, en faveur de l'authenticité, une campagne désespérée. Il ne fallut pas moins de trois ans aux directeurs des Beaux-Arts, conservateurs du Louvre et grands collectionneurs, pour se rendre à l'évidence. Non seulement l'artiste et le marchand florentins ne furent pas loués de leur franchise, mais une bordée d'injures accueillit leur *mea culpa*.

Il leur fallut prouver cette culpabilité. Un critique écrivait : « Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'auteur prétendu du *Benivieni* ne s'est pas encore prononcé, si séduisant qu'il soit de passer pour l'auteur d'un chef-d'œuvre, mais s'il l'ose un jour, on lui répondra : Non! vos ouvrages sont trop connus. Quand les amateurs veulent juger vos terres cuites mignardes, ils le font en trois mots : c'est du Bastianini! » Un autre déclarait que « ce buste porte en lui un caractère de liberté et de spontanéité qui ne pourra être imité par un copiste de nos jours. Il fait et fera toujours l'honneur de notre galerie nationale. » Et comme ce critique était aussi un sculpteur, il ajoutait quelque chose comme ceci : « Je consens à être votre gâcheur toute votre vie, si vous me prouvez que vous êtes l'auteur de cette œuvre exquise. » Un troisième publiait un pamphlet intitulé : « *L'âne qui prend la peau du lion, fourberie florentine à quatre personnages, histoire véridique dont la moralité est que les personnages susdits en sont complètement dépourvus.* » Vainement, le vendeur attestait-il l'origine récente du buste qu'il avait vendu, disait-il, *non già come opera antica o moderna ma bona-*

riamente tal quale esso la vidde e la esamino, Vainement, deux artistes estimés de Florence, le chevalier Bianchi et Cavalenzi, certifiant qu'ils avaient vu Bastianini à l'œuvre. Vainement, enfin, tous les ouvriers de la manufacture de Tabacs signaient cette déclaration, que la *terra cotta rappresentante Girolamo Benivieni è il proprio ritratto di Giuseppe Bonaiuti, detto il Priore, nostro compagno di mestiere, essendo lavorante di sigari*; les savants ne voulurent rien entendre. Quelle cause sacrée défendaient-ils donc? Ce n'était pas la beauté de l'œuvre : elle n'était contestée par personne et moins encore par son auteur que par nul autre. Ce n'était pas la gloire d'un tel artiste du XV^e siècle, puisqu'on ne savait pas son nom et que le patrimoine collectif des maîtres de cette époque, les Mino da Fiesole, les Desiderio da Settignano, est assez riche pour se passer de cette apostume. Ne cherchons pas : ce qu'ils défendaient, c'était leur propre infailibilité. Voilà ce qui donnait à leurs protestations ce caractère d'âpreté qui surprend fort si la seule recherche de la vérité est le mobile, et si le seul mérite d'une œuvre d'art est sa beauté.

Cette beauté, en effet, disparut aux yeux des savants, en même temps que l'authenticité de l'œuvre. Ils la reléguèrent dans les ténèbres extérieures où l'on met quelques faux pour faire croire que toutes les autres œuvres exposées au Musée ne le sont pas, si l'on peut parodier ainsi une formule célèbre. En un instant, le *Benivieni* perdit sa fraîcheur, sa « finesse italienne », sa « physionomie expressive », sa « bonhomie », sa subtile expérience. Il n'écouait plus « l'écho d'une chanson intérieure ». Comme si l'âge d'une femme subitement révéla le privait de tous les charmes qu'on lui trouve, il suffit que ce pauvre buste fût convaincu d'avoir quatre ans au lieu de quatre cents pour que son prestige fut perdu. Les Anglais, qui n'avaient pas été moins naïfs que nous, eurent plus de fierté, ils avaient mis dans leur musée de South Kensington, dit *Victoria and Albert museum*, une autre terre cuite du même Bastianini, un buste de Savonarole, fait d'après des médailles, très ressemblant par conséquent. Ils ont bien plus aisément que nous abandonné l'idée que ce fût chose du XV^e siècle, mais ils n'ont pas abandonné du tout l'idée que ce fût une chose agréable à voir. Et ils l'ont acheminé des salles de la Renaissance dans un vestibule plein d'œuvres intéressantes, la plupart modernes, près du *Grill room*, c'est-à-dire en un lieu où l'on ne peut manquer de passer.

RUSSIE

Le secret du tombeau de Lénine.

Sous ce titre, le *Figaro littéraire* a publié un article signé Ceb, dont voici l'essentiel :

Ce mausolée provisoire (il doit être remplacé par un monument de pierre), cube de bois sans peinture, forme une sorte de boîte oblongue, de style à la fois cubique et hébraïque (on a parlé d'une imitation voulue du temple de Salomon), sommée d'une cage contenant des ampoules rouges entre les barreaux carrés et décorée au front d'une seule inscription en grandes lettres découpées dans le bois : Lénine. Autour, des soldats en longues capotes grises, baïonnette au canon, et du fond de la place à l'entrée du tombeau la foule, venue de toute la Russie, attendant debout ou assise sur le trottoir, ses paquets entre les jambes et fumant des cigarettes avec la patience unique des foules slaves; ils sont ainsi chaque soir près de deux mille dont beaucoup, pendant l'heure d'ouverture unique, n'auront même pas la chance d'entrer au tombeau. Entre celui-ci et le mur crénelé quelques arbrisseaux ont poussé sur ce qui doit être l'ancien fossé, entre lesquels de simples dalles couvrent les cendres (car ils ont été incinérés) de ceux qui furent les disciples du prophète, chefs bolchéviques de Russie et d'ailleurs : il y a même un Anglais!

Pénétrons à notre tour dans la boîte où Lénine repose, en contrebas du sol, sous les lampes rouges et les draperies rouges : je laisse la parole à M^{me} Andrée Viollis qui, avec bien d'autres, a décrit ce qu'on voit et mieux que je ne saurais le faire :

« Un couloir à la lourde atmosphère, tendu de soie rouge, une lumière d'aquarium, des sentinelles alignées, puis quelques marches, une nouvelle porte, c'est là... C'est la chambre funèbre, petite, ronde et basse, entièrement tendue de soie, rouge comme l'intérieur d'un rubis; une clarté surnaturelle s'étale violente et droite sur la chasse de verre où est étendu Lénine, monte des ampoules électriques qui l'entourent comme une rampe de théâtre. Une bar-

rière de bois l'isole. A la tête et aux pieds, encore deux grands soldats figés, baïonnette au canon.

« Je m'attendais à une momie jaune et desséchée. L'homme qui m'apparaît a conservé à tel point les apparences de la vie que j'en frissonne d'émotion et presque de terreur. Je n'aperçois d'abord, enfoncée dans un coussin de soie cramoisie, que la tête au vaste front en coupole, ivoirin et nu, puis le buste réduit, vêtu d'une chemise beige sur laquelle brillent des insignes, le corps fuyant sous les plis d'un drapeau rouge — le drapeau de la Commune de Paris — et au-dessus, la Faucille et le Marteau, soulignés d'un rayon ardent. Puis je reviens au visage : les paupières semblent palpiter au-dessus d'un regard intérieur, un léger sourire flotte le long des joues encore colorées, relève mystérieusement, au-dessus de la noire barbiche, le coin des lèvres rosées... Le masque de combat a disparu. Une étrange expression de sérénité, doucement ironique et rêveuse, règne sur les traits endormis; et, au bout des bras simplement allongés, les mains, qui si souvent se crispèrent de colère et de menace, sont ouvertes et détendues... »

Maintenant pourquoi tout cela, cette exhibition macabre, cet appareil théâtral? Pourquoi ce défilé de tout un peuple, qui, d'après les journaux soviétiques, aurait été de 504,000 en 1924, 435,000 en 1925, près de 450,000 en 1926?

L'explication courante, propagée par les Soviets eux-mêmes, dit que toute cette mise en scène est destinée à l'apothéose du grand chef, Vladimir Ilitch Lénine, qui de la révolution d'octobre 1917 a fait sortir la Russie nouvelle ou plutôt l'U. R. S. S. M^{me} Violis, devant le cadavre, avait déjà dit : « Je songe à une vieille superstition russe d'après laquelle un moine ou un anachorète ne pouvait être canonisé que si son corps ne s'était pas corrompu. Jusqu'à ces dernières années, la voix publique exigeait ce signe suffisant et nécessaire de la sainteté : « Un pourri ne peut être un saint », assure un dicton populaire. »

Parce que le corps de Lénine n'est pas pourri grâce à l'embaumage et à toute la machinerie qui va être expliquée, il est reconnu « saint » par la superstition populaire, et c'est le « saint » plutôt que le doctrinaire socialiste et marxiste que ces moujiks de toutes les Russies viennent saluer et adorer.

Aussi, dès la mort, le cadavre a-t-il été momifié par des spécialistes allemands, mais la sainte déponille s'est rapidement corrompue, l'opération ayant été sans doute hâtive ou insuffisante, et il a fallu aviser; comme le corps est exposé vêtu et drapé, il a suffi de conserver la tête avec ses poils et sa peau, qui, tombant en morceaux, a été recousue par fragments et maquillée de cire pour ne pas laisser apparaître les sutures; les mains, également à nu, sont visiblement de cire; quant au corps, on dit qu'il aurait été brûlé et les cendres peuvent avoir été mises avec celles des autres apôtres communistes enfouies au pied de la muraille du Kremlin, derrière le tombeau : il serait figuré dans celui-ci par un mannequin.

Des appareils frigorifiques sont disposés autour de la chambre mortuaire et hors de la vue des pèlerins afin d'entretenir l'atmosphère favorable à sa conservation; c'est pourquoi le tombeau n'est ouvert aux visites, et par conséquent à l'entrée de l'air extérieur, qu'une heure ou deux par jour, suivant la saison, à la tombée de la nuit, c'est-à-dire au moment le plus frais de la journée, et tous ceux qui y pénètrent sont frappés par le ronflement des machines qui, pour ce temps si court, assurent le maintien de la fraîcheur. De plus, les précautions les plus minutieuses sont prises pour l'entretien de ce qui reste de la dépouille sacrée : chaque semaine, d'après les journaux soviétiques eux-mêmes, le corps et le mausolée sont l'objet d'un examen spécial du professeur Zbarski, de l'Institut de chimie et de bactériologie de Moscou, qui vient constater l'état de la moisissure; d'après ses déclarations, le corps de Lénine « serait dans le même état que durant sa maladie » (il ne dit pas : pendant sa vie); le sarcophage hermétiquement clos est maintenu lui-même à une température toujours égale et, s'il arrive qu'elle varie, c'est-à-dire si l'on constate un changement dans l'état de conservation de la relique, l'entrée est aussitôt interdite pendant deux ou trois semaines. De plus, un anatomiste réputé, le docteur Vorobiev, vient aussi de temps à autre visiter l'objet avec son collègue Zbarski. Il s'est déclaré convaincu « qu'aucune altération de la matière n'est plus à craindre. » On en devine, d'après ce qui est expliqué plus haut, la raison.

* * *

Bien avant Lénine, d'autres corps saints et momifiés étaient adorés à Moscou même, notamment ceux des neuf patriarches qui reposent dans la cathédrale de l'Assomption (Ouspensky Sobor), et c'est le plus fort grief peut-être que les Moscovites aient gardé

contre les soldats de Napoléon qui, d'après eux, aurait fait vider le sarcophage, aujourd'hui recouverts de housses rouges, et jeter à la rivière les corps saints. Mais c'est à Kiev, « la mère de toutes les villes russes, » que cette vieille superstition slave peut se voir en toute sa force : derrière la cathédrale qui porte aussi le nom d'Ouspensky (l'Assomption étant la fête la plus indiquée pour cette espèce de résurrection des corps), se trouve l'église de l'Exaltation de la Croix, où s'ouvre l'entrée des célèbres grottes de Saint-Antoine. Là, dans des niches creusées au long de galeries ouvertes dans le sol argileux reposent les corps momifiés de 81 saints et saintes, saint Antoine, la princesse Julienne, le fils du boyard Varlaam, etc. Tous ces corps momifiés sont conservés dans des sarcophages ouverts et revêtus d'ornements précieux; le plus remarquable est celui de Jean le Souffrant qui, d'après la légende, vécut 30 ans enterré jusqu'au cou et dont la tête, saisissante, sort encore du sol, coiffée de la mitre, à la place même où au XII^e siècle il a vécu. C'est la réplique exacte de la tête de Lénine, qui, lui, n'est pas saint Jean le Souffrant, mais saint Jean le Triomphant.

On sait d'ailleurs que le phénomène de conservation des corps dû à la nature de la terre où ils ont été inhumés, ne se constate pas seulement en Russie. On en peut voir à Paris même des spécimens au Musée Carnavalet, à Bordeaux dans le soubassement de la tour Saint-Michel, et surtout en Sicile, au fameux couvent des Capucins près de Palerme, où le gouvernement italien a interdit ce genre d'inhumation depuis 1881. Mais ce qui est bien slave, c'est le lien religieux établi entre cette conservation exceptionnelle du cadavre et la sainteté présumée du personnage, et c'est l'exploitation de cette superstition spécifiquement russe qui a permis aux Soviets l'apothéose de Lénine; il faudrait remonter aux momies égyptiennes pour en trouver l'équivalent.

Lénine subsiste donc seul, ou du moins ce qui a pu en être sauvé, et ces pauvres fragments, ce « frigo miraculeux », continueront longtemps encore à attirer les foules comme les corps des patriarches de Kiev et de Moscou. A côté de lui, d'ailleurs, on sait qu'a été conservée la chapelle de la Vierge d'Ibérie, dont l'icône reçoit toujours le même hommage. Les Soviets ont pu faire mettre en face l'inscription fameuse, sommée de leur étoile : « La religion est l'opium du peuple ». C'est sur le mausolée léninien qu'elle pourrait être aussi justement placée...

VALCKE FRÈRES Soc. An.

102-104, bd. Maurice Lemonnier, Bruxelles

Agents Généraux, pour la Belgique, France et Colonies, de la Firme

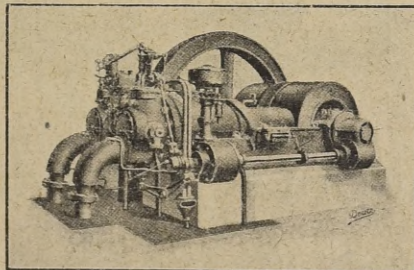
OTTO-DEUTZ

MAISONS A OSTENDE ET A PARIS

Tél. 129,03 et 141,12 Adr. tél. : VALCKE Frères, Bruxelles

Compte chèques postaux : 1156

MOTEURS Stationnaires et Marins de toutes puissances et à tous combustibles



Gazogènes à charbon et à déchets de bois

TOILES pur fil et mixtes en tous genres
TOILES A BRODER

Linge de table, serviettes, cretonnes, madapolams
 Toiles anciennes et nappages étamines en toutes nuances
 Spécialité d'essuie-mains et éponges fantaisies

BATISTES ET LINONS

VALÈRE WOLFCARIUS

Ancienne Firme Ad. Wolfcarius & Fils

Rue de l'Église, 101, LEDEBERG - GAND

Téléphone 1508

Maison fondée en 1868

VAREUSES pour Travailleurs Indigènes
 FABRICATION SPÉCIALISÉE

Établissements CHARLES VERWÉE

Téléphone :
 Gand 986

Meirelbeke-Station

Adresse télégraphique :
 Verwée-Meirelbeke

Ce genre de vareuse
 se fabrique en

TROIS TYPES DIFFÉRENTS :

a) Vareuses sans manches ; b) Vareuses à manches courtes ; c) Vareuses à manches.
PULL'OVERS

EN DIFFÉRENTES TEXTURES :

a) Pure laine ; b) Laine et coton ; c) Pur coton.
 Polos, etc.

EN TOUTES NUANCES

TAPIS D'ORIENT

ET

D'EUROPE

MOQUETTES UNIES

ET A DESSINS ET TOUS
 GENRES DE
CARPETTES



JACQUES ALAZRAKI
 &
C. MOLITOR

Rue de Namur, 80, BRUXELLES, Tél. 212,25

Librairie Albert DEWIT

53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique

Emile Banning

Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge

publié par ALFRED DE RIDDER

Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère
 des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20.—

Précédemment paru dans la même collection :

Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents
 inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de
 297 pages. fr. 15.—

CODE DE COMMERCE

en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques
 par P. BIÉMONT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60.—

FONDS DES MIEUX DOUÉS

Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927

Commentaire par LÉON BAUWENS

Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général
 de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.

Un beau volume in-8° de 77 pages fr. 6.50

ACCUMULATEURS

TUDOR

Soc. Anon. - BRUXELLES - 60, chaussée de Charleroi

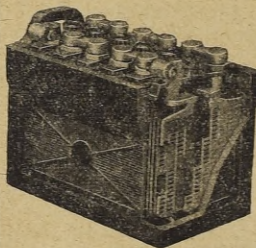
Téléphone 448,90 (5 lignes)

RÉPUTATION MONDIALE

40 années d'expérience

AUTOS

Un modèle pour chaque
 marque de châssis



T. S. F.

Batteries de Ten-
 sion
 et de Chauffage

VENTE - CHARGE
 RÉPARATIONS

Prise et remise à domicile

